

Brèves thomistes



Guy-François Delaporte

Une décennie de « *Lettres du Grand Portail Thomas d'Aquin* » sur l'actualité, le monde et l'homme, les sciences, la métaphysique, Dieu, la Star Academy ...

Dans l'esprit de la philosophie thomiste mais loin de toute scolastique et de tout jargon, en des textes les plus concis possibles.

Autres ouvrages de l'auteur :

- Métaphysique d'Aristote, Commentaire de Thomas d'Aquin. Traduction, tomes I et II – L'Harmattan – 2012
- Physiques d'Aristote, Commentaire de Thomas d'Aquin. Traduction, tomes I et II – L'Harmattan – 2008
- Lecture du commentaire de Thomas d'Aquin sur le traité de la démonstration – L'Harmattan – 2005
- Lecture du commentaire de Thomas d'Aquin sur le traité de l'âme d'Aristote - L'Harmattan – 1999
- Saint Thomas pour l'an 2000 – RESIAC – 1997

Table des matières

• ACTUALITÉ DE THOMAS D'AQUIN	5
• LA PÂQUE DE THOMAS D'AQUIN.....	7
• THOMAS D'AQUIN PHILOSOPHE ?	9
• LA POLITIQUE, SOMMET DE L'ÉTHIQUE*	11
• RAISON ET SPIRITUALITÉ	13
• L'INTELLIGENCE	15
• SOPHISME.....	17
• INUTILE 2003 !	20
• THOMAS	22
• MÉTAPHYSIQUE.....	25
• VÉRITÉ DU DIABLE	27
• EUTRAPÉLIE	29
• JACQUARD EST GRAND	31
• CONNAISSANCE CONFUSE.....	35
• SOMME	38
• GAY, MARIONS-LES ! (REFRAIN TRADITIONNEL)*	41
• THOMISTES*	43
• VÉRITÉ	46
• ANIMATION	48
• PHILOSOPHIA PERENNIS	51
• ÉMERGENCE	54
• UN APPÉTIT D'ANGE !.....	57
• AVOIR	60
• STARAC' ÉTHIQUE*	63
• POLARISÉE ?.....	67
• LE FANTÔME DE L'ÎLE D'YEU*	70
• COMMENCER EN PHILOSOPHIE ?	74

• ÉVOLUTION	78
• MATIÈRE À PENSER	81
• FACE À L'ENNEMI.....	84
• LES ANCIENS COMME LES MODERNES.....	87
• LA VOIE VERS LA MÉTAPHYSIQUE	91
• RELIGION	94
• LÉVI-STRAUSS A REJOINT LE PÈRE STRUCTUREL	97
• FRANC.....	100
• OSTENSIONE 2010.....	102
• DIALECTIQUE ET MÉTAPHYSIQUE	106
• MYSTIQUE ET MÉTAPHYSIQUE.....	109
• QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ ?.....	112



• Actualité de Thomas d'Aquin*

Nous présentons ce mois-ci, entre autres nouveautés, un petit ouvrage du D^r David Berger : *Thomas d'Aquin et la liturgie*. Outre l'intérêt de son contenu, il confirme une thèse qui m'est chère. Qu'on ne me demande pas de la justifier car il s'agit d'une intuition, d'un songe. Certes les objections contre elle sont nombreuses et puissantes. Elles ne m'ont pas dissuadé dans mon espérance. Je vous la propose : le troisième millénaire sera (est) celui de Thomas d'Aquin ! Voici, à grands coups de hache, ma vision de l'histoire de la pensée de l'Église : Le premier millénaire fut celui des temps apostoliques et des précurseurs, des saint Irénée, disciple du disciple de saint Jean. Le second fut celui de saint Augustin, de *La Cité de Dieu* et des augustinieniens avec ce qui leur restait de manichéisme. Le troisième sera celui de saint Thomas, de la synthèse entre la raison et la foi.

J'ai eu pour la première fois ce sentiment en lisant en survol les textes du Concile Vatican II. Leur ton est thomiste, et marque une rupture (de ton au moins) avec les conciles précédents.

Intuition complémentaire : l'Europe est une société de culture augustinienne. L'ère de saint Thomas ne viendra pas d'elle. Je désire avec grande impatience l'arrivée chez nous des missionnaires de tous les lieux où l'Église régénère ses forces, souvent dans le martyre. Il y a un âge où un renversement

* À l'occasion de la parution, en 2002, de *Thomas d'Aquin et la liturgie*

s'opère : ce sont les parents qui ont besoin de leurs enfants devenus adultes. Nous sommes, me semble-t-il, à cette époque de la vie spirituelle du “vieux monde”.



• La Pâque de Thomas d'Aquin

*P*eut-être avez-vous lu l'ouvrage *Omne ens est aliquid*. Philipp W. Rosemann médite, dans un chapitre, sur la plainte de Thomas : « Raynalde, non possum », « Réginald, je ne puis plus ! ». Le théologien, au faîte de sa puissance spirituelle, de sa capacité intellectuelle et de sa force de travail, est saisi par Dieu dans une révélation indicible. Accaparé par la fin de la rédaction de la *Somme Théologique*, son maître ouvrage, Thomas est soudain laissé impuissant, et son œuvre — devenue à ses yeux « comme de la paille en comparaison de ce qu'il a vu » — définitivement inachevable. Le saint Docteur dépose à jamais stylet et parchemin. Avec grande intelligence, Rosemann voit dans cet inachèvement et ses circonstances, le signe d'un système de pensée au delà de l'esprit de système. Demeurer sans terme est, à ses yeux, constitutif de l'essence même d'une telle élaboration, le meilleur indice de sa Vérité.

Depuis cette expérience extrême, Thomas n'aspire plus qu'à la mort, à la contemplation définitive de Celui dont il ne peut plus rien dire. Déjà, au cours de ravissements mystiques, il perdait toute attache matérielle. Il était même sujet, dans un recueillement intense, à une totale insensibilité. Mais après cette dernière extase, c'est tout son organisme qui est profondément perturbé. Son corps aspire précocement à la résurrection et ne supporte plus le

précaire équilibre de l'état de pèlerin. Thomas est un ressuscité en puissance, encore chargé de la peine du monde naturel.

Mais alors pourquoi ne pas jeter cette paille ? Pourquoi ne pas la brûler ? Pourquoi continuer d'étudier la *Somme Théologique* avec passion et respect ? Parce qu'elle est à la Vérité comme le corps terrestre de Jésus à celui du Christ ressuscité. C'est Lui, c'est Elle, mais sous le voile de la nature. Ici et là, c'est la même personne que les apôtres tantôt reconnaissent et tantôt non, ce sont les mêmes plaies que l'autre Thomas peut toucher du doigt, et voir dans ce signe matériel transfiguré, la divine immatérialité de son Seigneur. C'est Lui qui mange et se nourrit, qui parle et aime, qui convertit et confirme Pierre avec une immense émotion. C'est Lui aussi qui franchit les portes closes et s'évanouit aux yeux des disciples. C'est le même Christ qu'avant le Vendredi, et ce n'est plus le même depuis le Dimanche. Ainsi de la *Somme* à la Vérité.

• Thomas d'Aquin philosophe ?

Pourquoi Thomas d'Aquin, théologien et religieux, a-t-il jugé utile de commenter les grandes œuvres d'Aristote, philosophe païen ? Pourquoi, en outre, s'y est-il pris si tard ? Pourquoi, enfin, n'avoir pas commenté ces traités de logique, de sciences naturelles ou de politique qui nous font tant défaut aujourd'hui ? De nombreuses réponses ont été avancées. Qu'on nous permette de proposer une nouvelle (?) hypothèse.

A l'orée de la *Somme Théologique*, Thomas précise : « une révélation divine est nécessaire là même où la raison humaine peut élaborer seule les divers traités de philosophie. La Doctrine Sacrée étudie ces différents objets dans l'unité de leur statut de “divinement révélables” ».

Une partie de la théologie recouvre donc de larges pans de la philosophie, mais du point de vue qui lui est personnel : “être révélé par Dieu”. C'est la grande raison de la difficulté à discerner le révélé du philosophique dans l'œuvre théologique de Thomas d'Aquin. C'est, à notre avis, l'écueil massif où se sont brisées tant de tentatives de dégager une philosophie des *Sommes* et *Commentaires bibliques* de notre auteur.

La thèse que nous voudrions soumettre à votre réflexion permettrait de réconcilier le mouvement actuel qui veut voir en Thomas d'Aquin d'abord et avant tout un théologien, se faisant accessoirement philosophe, avec ceux qui, comme votre serviteur,

pensent que toute la puissance philosophique de l'aquinate repose dans ses commentaires d'Aristote. Elle permettrait aussi d'expliquer (en partie, car il y a certainement d'autres raisons) pourquoi il a choisi certains traités plutôt que d'autres, pourquoi enfin il a tardé à effectuer ces travaux. La voici : Confirmer, par la pure philosophie, les "revelabilia" de l'Écriture Sainte, est le motif profond pour lequel Thomas d'Aquin a entrepris de commenter la philosophie d'Aristote.

• La politique, sommet de l'éthique*

Nos colonnes ont récemment présenté la thèse doctorale d'Olivier Bonnewijn : *La béatitude et les béatitudes, une approche thomiste de l'éthique*. L'ouvrage offre une excellente synthèse de la conception théologique du bonheur chez Thomas d'Aquin. Nous en conseillons la lecture à tout étudiant qui voudrait s'initier à ces questions.

Retenons la chronologie en trois étapes, de la redécouverte de l'éthique chez les thomistes, telle que la relate l'auteur :

1. *Une éthique de la loi*. L'éthique en reste essentiellement à l'étude des actes tombant sous la considération de la loi.
2. *Une éthique de la vertu*. L'éthique devient la recherche de l'état de perfection intérieur par l'acquisition des vertus.
3. *Une éthique de l'agir excellent*. L'éthique met son bonheur non plus à être vertueux, mais à agir vertueusement.

Ce schéma ne manque pas de pertinence. Il se calque parfaitement sur l'histoire de la philosophie morale moderne. D'abord, "L'éthique du devoir" repose sur le socle de la raison pratique kantienne, dont les ancêtres remontent aux XIV^e. Elle a banni de toute réflexion morale l'idée même de se référer à la

* À l'occasion de la parution de : *La béatitude et les béatitudes*, en 2002

béatitude. Mais ses insuffisances ont laissé place à une “éthique des valeurs”, qui propose de choisir un type idéal d’attitude, dont la référence première est l’authenticité. Cette éthique demeure encore coupée d’une quelconque objectivité. Enfin l’inefficacité concrète de cette façon idéale d’être a suscité le besoin de réfléchir à une “éthique de l’action” qui propose de travailler concrètement à la réalisation du bonheur. Selon notre auteur, l’agir excellent est la dernière étape du renouveau moral thomiste.

Pourtant cet arrêt en si bon chemin ne nous satisfait pas, et nous voudrions inviter à franchir une étape nouvelle :

4. De l’agir excellent à l’amitié politique

Le bonheur ultime de l’homme, animal citoyen, réside dans “l’amitié politique”, sommet de l’agir excellent ici-bas.



• Raison et spiritualité

« *L* a raison a la propriété de réfléchir sur elle-même »
(*Commentaire aux Seconds Analytiques*). Cette petite phrase apparemment anodine, doit être comprise dans toute sa profondeur.

La main est un outil magnifique de dextérité et de ressources, la merveille de l'artiste, du médecin ou du prestidigitateur. Mais elle est d'abord "l'outil des outils", grâce auquel nous fabriquons et manipulons tous les instruments conçus par le génie humain. Elle n'est plus l'exécutante, mais le maître d'œuvre de l'action. L'intermédiaire entre l'esprit et la matière.

L'art est la discipline par laquelle la raison peut "manipuler" les autres facultés de l'homme comme l'imagination, les sentiments et même la volonté. Mais la raison possède en outre la faculté inouïe, absolument inimaginable et unique dans tout l'Univers, de pouvoir se manipuler elle-même. Comme une main qui pourrait s'attraper ! Elle bâtit pour elle-même un art, placé au cœur de tous les autres arts : la logique, qui mérite pour cela le titre d' "art des arts".

Chaque mouvement de la main dessine une occupation définitivement unique de l'espace. Cette spatialité lui interdit de se saisir elle-même. Elle ne peut se mouvoir dans une configuration donnée, et au même instant, dans un même geste, se mettre dans cette autre configuration qui lui permettrait d'agripper la première.

Tout ce qui est matériel en est empêché par son déterminisme spatial. Il faut une seconde main pour saisir la première.

A l'inverse, que la raison réfléchisse sur son propre acte est une preuve décisive de son immatérialité. Qu'elle puisse raisonner, et dans un même mouvement, raisonner sur son raisonnement, l'élève pour toujours parmi les réalités de type spirituel, hors de l'espace. Luc Ferry ne l'a pas compris. Dans la nouvelle et magistrale *Illustration logique* de Gilles Plante*, vous lirez ces phrases de notre ministre :

« Lorsque je réfléchis à moi-même, il est évident qu'il y a deux "je" dans l'affaire : le "je" que je considère et le "je" qui réfléchit à celui dont il parle. Je suis toujours, dès que je réfléchis, en décalage par rapport à moi-même et donc contraire au principe d'identité. Je ne suis pas ce que je suis. »

“... Je ne suis pas ce que je suis ...”

De prémisses fausses, on peut conclure n'importe quoi, et nous en admirons un bel exemple. Luc Ferry, malgré ses dénégations, a une vision matérialiste de l'esprit, qui l'oblige à poser deux "je" matériels jouant à chat, là où un seul "je" spirituel est parfaitement apte à s'appréhender lui-même.

* *E_Studium* - www.thomas-aquin.net

• L'intelligence

« *L'* homme donna des noms à tous les bestiaux, aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes sauvages » (Gn 2:20). Qu'importe à l'homme cette faculté de désigner ? "Lion" lui parle-t-il plus que la vue de sa crinière ou son odeur de fauve ? Cet homme, qui doute tant qu'il n'a pas vu ni touché, sait-il lire dans ses perceptions, plus qu'elles-mêmes ?

Du moins pressent-il que les données sensibles ne révèlent que l'écorce des choses, qu'il y a un cœur caché du réel. Cette seule idée le rend définitivement insatisfait des apparences. En tous les spécimens de lion, au delà des foisonnements multiples des toisons et des odeurs sauvages, de la large gamme des rugissements, des musculatures très inégales, l'homme veut voir une racine commune, un fonds unique qu'il nomme "lion". Il sait qu'existe une seule cause à la variété des aspects, qui n'est pas de l'ordre de l'aspect. Car il a beau disséquer les corps à l'infini, il a beau mettre la matière en miettes, il ne découvre qu'apparence à chaque fois, et cherche toujours plus loin. Il en conclut que la "léonité" n'est pas d'ordre matériel. Elle est "lion" immatériel.

Mais cette essence de lion, invisible, inaudible, intangible, d'où l'homme la tient-il ? Pas des sensations, certes, mais pas non plus en dehors d'elles, car il inventerait sinon une infinité de réalités sans les voir ni les entendre. C'est donc "à travers" elles qu'il comprend la nature des êtres. Parce que l'essence est la

source intime des apparences, la sensation est grosse de l'intelligence. Il y a symétrie, effet de miroir.

Encore faut-il tenir une flamme qui fende l'obscurité des dehors. Une lumière spirituelle qui embrase l'intime immatérialité au contact de la matière. Encore faut-il tenir une coupe diaphane pour accueillir cette clarté révélée sans la voiler. Une coupe qui épouse l'essence pour s'unir à elle, pour naître à elle. Cette flamme, cette coupe, c'est l'intelligence humaine, celle qui nomme.



• Sophisme

« *J*e ne suis pas digne d'être appelé "sage" – sophos – mais seulement "philosophe" – ami de la sagesse »
Ainsi s'exprimait Pythagore, héritier des premiers Sages grecs. Qu'est-il donc arrivé à ce mot si noble – *sophos* – pour qu'il en vienne à signifier la pire des malhonnêtetés intellectuelles : le sophisme ? Protagoras, le Prince des sophistes, est l'ennemi haineux de Socrate, accoucheur des esprits. La sagesse aurait-elle tourné au vinaigre ?

La prospérité et la politique sont passées par là. La démocratisation d'Athènes s'est accompagnée d'une inflation du besoin de convaincre, afin que les décisions prises en assemblée soient favorables aux uns ou aux autres. Les sophistes en profitent pour devenir les maîtres du débat politique qu'ils font métier d'enseigner. Lorsque la pensée se met ainsi à servir les intérêts au lieu de la vérité, elle devient rapidement amère.

En relisant les *Réfutations Sophistiques* d'Aristote, un sentiment de déception m'envahit. Le philosophe y enchaîne des exemples triviaux du style : « Mr. Dupont est assis, or la position assise est autre chose que la nature humaine, donc Mr. Dupont est autre chose qu'un homme ». La belle affaire ! Si le génie des sophistes se limite à cela, alors celui de leurs adversaires – Socrate, Platon, Aristote – ne doit guère les dépasser. Vive le XXI^e siècle.

J'en étais là de mes méditations lorsque ma fille se met à hurler : « papa, on a gagné un ordinateur ! ». Me réveillant brusquement de mon sommeil dogmatique, je saisis le billet et je lis : « vous pouvez gagner un ordinateur si, en grattant trois pastilles, apparaissent trois télés. » Devinez ce qui est arrivé : mademoiselle découvre les trois télés et conclut qu'elle a gagné.

Et sa lecture est juste ! Pour elle, le terme “possibilité” renvoie à l'alternative : soit vous avez trois télés et vous gagnez, soit non, et vous perdez. Mais cette interprétation n'est pas du tout du goût des organisateurs. Voici comment eux l'entendent : « si, en grattant trois pastilles, apparaissent trois télés, alors vous pouvez gagner un ordinateur ... car vous êtes autorisé à participer à notre grand concours etc., etc. » Le terme “possibilité” renvoie à l'autorisation de continuer à participer. Magnifique malentendu : “Possibilité” signifie ici alternative et là permission.

Le temps des sophistes est revenu ! Ma fille s'est fait prendre au piège de l'amphibologie. Voici quelques autres dans lesquels je suis tombé. Ayant besoin d'essence, je me mets en quête d'un supermarché. Une affiche m'annonce : « Hyper-Truc, 1 minute, virage à droite ». J'accélère, et tourne à droite en moins d'une minute. Là, surprise, point de magasin, mais une autre affiche : « Hyper-Truc, 2mn à gauche ». D'affiche en affiche, il m'a fallu une bonne demi-heure pour y parvenir. J'ai crû que la minute annoncée était le temps pour atteindre le supermarché. C'était en fait l'annonce du temps pour atteindre le virage. Quel nom Aristote donnerait-il à ce sophisme, je ne sais ? Mais il m'a véritablement enchaîné pour que je ne cherche pas d'autre hyper plus proche.

Au retour, sur un panneau, je lis, écrit pour être vu de la voiture : « Meubles – soldes : 30 % de réduction de prix », accompagné de texte plus fin que je n'ai pas eu le temps de déchiffrer. Voilà qui est intéressant. Mais une autre affiche me fait pareillement signe peu après : « Meubles – soldes, 50 % ». J'opte pour le second magasin, certainement plus profitable. Arrivé à l'entrée, je retrouve l'affiche que je peux maintenant découvrir en entier : « Meubles – soldes sur 50 % des articles du magasin ». Les taux de réduction, eux, n'étaient que de 10 %. Décidément je suis le dindon de toutes les farces !

N'en doutons pas, toutes ces équivoques sont longuement et savamment travaillées par nos publicistes. Ils sont passés

maîtres de l'ambigu et de l'illusion. Leur champ d'action va bien au delà de la "pub", pour dominer tous les canaux d'information de notre société, jusqu'aux élections présidentielles. Et celui qui s'insurge contre cette manipulation des esprits fait figure de vieux ronchon. On le ferait bien taire d'un bon verre de ciguë.

J'avais oublié qu'Aristote ne parle jamais pour séduire, mais toujours pour témoigner. Il aurait pu raconter 1000 anecdotes comme les miennes. En simplifiant à l'extrême ses exemples, il veut simplement nous détacher de leur contenu pour mieux nous en faire comprendre les ressorts. Toutes les subtilités de nos stars de la communication sont déjà dans son livre.



• Inutile 2003 !

« *L* es sciences sont nées dans les contrées où règne le loisir ! » (Aristote, *Métaphysique*). Quel étrange contraste avec nos conceptions actuelles. La continuelle compétition du savoir dans la conquête de l'espace, dans les manipulations génétiques, dans la maîtrise des énergies et de la matière, etc., accapare la recherche scientifique et ses budgets fantastiques. Pas de place pour le loisir ni la liberté.

Certes, il n'est pas "loisible" au médecin d'expérimenter sur ses patients des traitements inédits qui lui viennent à l'esprit. Il doit avant tout donner satisfaction à ses malades. Il n'est pas non plus "loisible" au laboratoire de recherche médicale de faire l'impasse sur la stratégie commerciale devant accompagner ses innovations technologiques. Il est tout aussi peu "loisible" aux corps constitués responsables de la santé publique dans notre pays, de sacrifier les grands équilibres économiques et sociaux. Ils ne peuvent faire appel à notre estime, à nos dons et à nos voix sans nous rendre des comptes sur les résultats des investissements ou des campagnes qu'ils financent. Qui prendra le loisir de définir une véritable conception de la santé pour l'homme ? Les médias ? Sont-ils au dessus des impératifs d'audience ? Les politiques ? Ont-ils la possibilité de passer outre la pression de l'opinion publique ? Un comité des sages ? Peut-il demeurer sourd aux discours des différents lobbies scientifiques ou financiers ainsi

qu'aux consignes de “cercles philosophiques” ? Nous savons pourtant d'expérience que c'est dans cette dernière direction que les efforts de notre civilisation doivent porter. Ainsi donc, même sur la santé qui est, paraît-il, le sujet le plus cher au cœur des français, nous trouverions difficilement le temps d'une réflexion dégagée des impératifs de la compétition. Peut-être est-ce pour cette raison que pilules et antidépresseurs sont les médicaments (?) les plus vendus - et de loin - dans nos pharmacies.

Tous les enjeux complexes de nos sociétés modernes – la santé, mais aussi la guerre, la pauvreté, la sécurité et jusqu'à nos comportements au volant – illustrent la même conclusion : répondre au mieux aux grands impératifs de la vie des hommes exige de constituer des groupes humains déliés de toutes les contraintes externes afin de jouir pleinement de leur liberté de jugement. L'efficacité la plus performante est fille du détachement le plus désintéressé. Mais à la source toute première, ce détachement doit se désintéresser de l'efficacité elle-même ! Là réside le loisir fécond. Toutes les grandes nations antiques – Babylone, Égypte, Grèce, Rome, etc. – ont été portées par une classe sociale “libre”, dégagée de la nécessité du travail économique. La civilisation chrétienne fut le fruit des trois vœux monastiques qui produisirent un résultat analogue. Le monde capitaliste est non moins le fait des possesseurs de capitaux, suffisamment riches pour vivre de leurs rentes sans travailler. La classe oisive – qu'il ne faut surtout pas assimiler à paresseuse ou désœuvrée – est maîtresse de la tournure des sociétés et de leur culture. Quelle est la nôtre aujourd'hui ? Celle des jeunes retraités ? C'est du moins l'explication des sociologues à certains de nos choix collectifs.

Que nous souhaiter alors de plus essentiel pour 2003 que de longs et nombreux temps de loisir pleinement consacrés à ce qui compte vraiment ? Quoi de plus fondamental que le désir de gratuité dans l'action et la pensée ? C'est lui qui sauve le monde.

Bonne et inutile année 2003 à tous !



• Thomas

Un prénom porte l'idéal des parents. Tantôt l'idole à la mode ou l'originalité du jour, tantôt une tradition familiale, souvent un aïeul chéri ou un saint vénéré. Selon Tocco, celui de Thomas d'Aquin fut donné en songe à sa mère par un saint ermite. « Réjouis-toi car tu es enceinte et tu mettras au monde un fils que tu appelleras Thomas ». Car l'apôtre Thomas ne fut pas le moindre parmi les douze, et Thomas, l'aquinate, lui voue une réelle admiration.

Les Évangiles le citent à cinq reprises. Tout d'abord associé à Matthieu, lorsque Jésus choisit ses disciples. Puis, à la mort de Lazare, alors que le Christ désire se rendre en Judée malgré les graves dangers encourus, Thomas s'écrie, pour s'exhorter avec ses condisciples : « Allons et mourrons avec lui ! ». Ensuite, au Dernier Repas, tandis que le Seigneur annonce son départ et que les douze ne comprennent pas, il interroge : « Seigneur, nous ne savons même pas où tu vas, comment en connaîtrions-nous le chemin ? », quand Jésus venait de leur dire « vous en savez le chemin ». La Passion accomplie, huit jours après la Résurrection, ayant refusé de croire aux témoignages humains, l'apôtre – épisode immortel – voit et touche son Maître ressuscité, et s'écrie « mon Seigneur et mon Dieu ! ». On le retrouve enfin avec d'autres, sur le lac de Tibériade, où le Christ vient se faire reconnaître par une nouvelle pêche miraculeuse.

L'hagiographe Jacques de Voragine, dominicain contemporain de Thomas d'Aquin, ajoute que l'apôtre fut l'évangéliste des contrées hindoues les plus reculées du monde connu et qu'il fut là-bas, l'architecte d'un palais royal.

Thomas – le nôtre, l'aquinate – n'ignore rien de tout cela. Il trace par bribes, un portrait de son saint patron dont on ne peut s'empêcher de soupçonner çà et là, de discrètes confidences sur l'auteur lui-même. Thomas-Didyme signifie double, jumeau mais aussi "abîme", car il est le disciple qui a pénétré au plus profond le mystère de la Personne du Christ, à la fois homme et Dieu. De nature craintive, il s'exerce à la vertu par excès de bravoure en oubliant comme Pierre sa propre faiblesse. Sans doute est-il vraiment prêt, au moment où il le proclame, à affronter la mort malgré sa peur, pour accompagner son maître.

Surtout, Thomas est fidèle au verdict de la raison. Il sait que retourner en Judée, c'est risquer la mort, il sait qu'il doit suivre son Maître et il en tire la conclusion malgré ses réticences. Plus tard, lorsqu'il contredit Jésus, il affirme l'importance majeure de la finalité dans la conduite humaine : « nous ne savons même pas où tu vas ». Et son protégé l'excusera : « il est vrai qu'il savait, mais il ignorait la portée de ce qu'il savait ! » Il ne pouvait alors reconnaître le chemin. Cela lui vaut cette réponse magnifique du Christ, révélatrice de la profondeur de la question : « Je suis le chemin et la vérité et la vie ».

Rationnel, mais non pas rationaliste, Thomas pose les conditions à son acte de foi : mettre le doigt dans les plaies et la main dans le côté. Il sait que du contact physique naît la plus grande certitude. Par affection pour son disciple, le Christ respecte scrupuleusement sa demande : « Avance ton doigt ici et regarde mes mains, avance ta main et enfonce la dans mon côté ». Alors se produit, selon les termes de l'aquinate, la conversion la plus profonde avant la Pentecôte. « Il vit l'homme et ses cicatrices mais crût en Dieu ressuscité ». Même saint Pierre affirmant « tu es le Christ, le fils du Dieu vivant », n'eut pas, d'après notre docteur, une telle conscience de la divinité de son Maître. Thomas se montre le modèle du théologien qui, conforté par les arguments rationnels, affirme dans la foi, la double nature de l'unique personne du Christ : « Mon Seigneur et mon Dieu ».

Philosophe dans la démarche de son intelligence comme dans la conduite de sa vie, fort du don des vertus théologiques et de

l'exercice des vertus naturelles, conscient de la faiblesse humaine et du secours de la Grâce, Thomas l'apôtre est disponible, au lendemain de la Pentecôte, pour l'efficacité surnaturelle. Il évangélisera à lui seul les confins de la Terre au milieu des menaces de mort quotidiennes, y bâtira un palais grandiose, et reviendra librement subir le martyre d'un coup de lance, comme son Seigneur bien-aimé.

Thomas d'Aquin emprunte spirituellement le chemin de son Patron. Il érige, avec la *Somme Théologique*, la cathédrale du savoir au milieu de très violents conflits doctrinaux et ecclésiaux, lorsqu'une lance mystique l'interrompt dans son travail. Même demeurée inachevée, l'œuvre n'en continue pas moins, sept siècles plus tard, d'évangéliser les cultures les plus étrangères à la latinité médiévale.



• Métaphysique

« *I* l n’y a pas contradiction dans le fait de dire que la *Métaphysique* est la plus circonscrite des sciences et qu’elle permet de tout connaître ... Plus une science est certaine, moins les objets de son étude sont nombreux » (*Commentaire de la Métaphysique*).

Or aujourd’hui, dès qu’une réflexion quitte le terrain de la science positive, elle est vite qualifiée de “métaphysique”. Métaphysique de l’homme, métaphysique du bonheur, du pouvoir, de la vie, de l’Univers, de l’Au-delà, de la vérité, de la société, de l’art, de l’âme, des mœurs, de l’amour, de la haine, etc., et même des tubes ! Qu’un savant commette un ouvrage de méditation sur sa discipline, qu’un penseur s’éloigne du terrain de l’actualité et de l’audimat, le voilà aussitôt sacré “métaphysicien”. Il y a métaphysique de n’importe quel sujet particulier, dès qu’un discours se veut sérieux. Nous sommes aux antipodes de ce que nous dit saint Thomas. Plus grave, de nombreux thomistes ont adopté cette position. Ils englobent toute la philosophie sous le titre de *Métaphysique*, divisée en *Ontologie générale*, *Psychologie*, *Cosmologie* et *Théologie*. Certes, ce genre de doctrine veut “tout connaître”, mais avec une telle avalanche d’objets d’étude qu’on ne peut plus parler de science circonscrite, si ce n’est par antiphrase.

Les mêmes ignorent profondément la *Dialectique*, une discipline disparue, dont le nom a subi toutes les avanies. Savoir au

double visage, elle étudie, comme la *Logique* dont elle relève, les ressorts de l'activité intellectuelle dans les domaines où la certitude est absente. Mais elle jouit aussi de ce statut pleinement original de culture générale universelle. Elle ressemble en cela à la *Métaphysique*. « Comme la *Philosophie Première*, dont le sujet est l'être, ses parties et ses passions propres [ses fameux objets d'étude peu nombreux !], la *Dialectique* porte sur les principes communs » (*Commentaire des Seconds Analytiques*). Cependant la première étudie l'être et ses propriétés parce qu'ils constituent son sujet spécifique, à l'exclusion de tout autre domaine de considération, tandis que la seconde les utilise comme principes généraux pour tout sujet particulier : l'homme, le bonheur, l'Univers ...

Mais ce n'est pas suffisant. Combien de nos ci-devant métaphysiciens parlent de la personne humaine, de l'esprit, de l'amour, de la vie, de l'âme ou de la société en des sentences éternelles, détachées de toute contingence matérielle, historique ou charnelle. C'est qu'ils n'ont également aucune idée de ce que peut être la *Physique*. Saint Thomas nous rappelle la leçon d'Aristote : « Définir par exemple la colère comme "désir de vengeance", ne donne aucun élément biologique, tandis que la définir comme "poussée de la tension artérielle" en fait mention. La première définition est dialectique, la seconde est physique. L'insuffisance de la première définition est claire ». (*Commentaire du Traité de l'Âme*). Ainsi donc, beaucoup de ceux qui se veulent métaphysiciens ou bien que l'on a consacrés ainsi, ne sont au mieux que des dialecticiens qui s'ignorent. Pourquoi cette soudaine saute d'humeur ? L'enjeu est triple :

1. Restituer à la *Métaphysique* son statut de "science de l'être en tant qu'être" et de discipline maîtresse.
2. Redonner à la *Physique* toute son ampleur, depuis l'origine du Cosmos, jusqu'à l'âme humaine, en passant par le mouvement, la matière et la vie. Tous ces sujets n'ont rien de proprement métaphysique.
3. Susciter le goût pour la *Dialectique*, art du dialogue et de la dispute, mais aussi outil de la recherche intellectuelle et terreau de la science.

• Vérité du Diable

Cette affiche* a surgi dans nos rues il y a quelques mois, puis a rapidement disparu. Elle offre à la vue un enlacement de femmes et d'hommes jeunes, allongés nus. Photographiés en noir et blanc – les couleurs par lesquels le corps exprime au mieux son âme – ces êtres ont l'air heureux et apaisés comme au repos après une lutte victorieuse, comme des amants détendus au petit matin ou des enfants en sommeil sur le sein de leur mère. Les contrastes tamisés entre la teinte crème des corps et le sombre du fond ajoutent encore à la douceur et au silence de la pénombre. Chacun étreint calmement les autres, paraît dormir de la paix des justes, de la volupté des plaisirs parfaits.

Mais noir et blanc sont aussi les voiles du deuil. Leurs visages sans tristesse ni joie sont plongés dans un sommeil vide. L'obscur environnement suggère qu'ils reposent à même la terre. On les aurait dits brutalement saisis par la mort, sans avoir eu le temps ni de résister ni de souffrir. Et le groupe évoque tout aussi bien un amoncellement de cadavres récents mais où le temps a déjà estompé les traces du drame. Combien d'atrocités de guerre défilent alors dans notre imagination ! Nous ne pouvons qu'être fascinés par le talent avec lequel, en un seul cliché, l'artiste rend toute la contradiction d'une situation insupportable où le plaisir conduit au

* Inspirée de Dali, composant avec des corps humains une tête de mort

charnier. Tout sera dit en précisant que les corps sont disposés de façon à dessiner une tête de mort plus horrifiante que nature et qu'il s'agit d'une campagne pour soutenir la lutte contre le SIDA.

Cette photo m'a bouleversé. J'ai ressenti comme la fureur du Diable contraint à dévoiler un pan de Vérité. Oui, l'amour peut conduire à la mort éternelle ! "IL" est obligé de le rappeler pour pouvoir maintenir sa stratégie. Si les tombeaux se font trop pressants, la sexualité humaine retournera rapidement à son ordre naturel et normal, ce qu' "à Dieu ne plaise" ! Limiter les catastrophes par une habile communication permet de maintenir acceptable l'état de désordre actuel.

Mais cette fois, le message est trop cru, trop vrai pour servir la seule cause du Malin. La traditionnelle et salutaire méditation sur la mort prend tout à coup une extrême modernité, dangereuse pour Satan. Le publicitaire fut comme conduit malgré lui à livrer une prophétie divine. Il m'a semblé revivre ce passage de Thomas d'Aquin : « Les prophètes du Malin n'annoncent pas toujours des révélations démoniaques, mais parlent parfois sous l'inspiration divine. On le dit de Balaam. Dieu lui aurait parlé, bien qu'il soit serviteur des démons. Car Dieu se sert même du mal pour répandre le bien. Il avertit de la vérité par la bouche des suppôts du Diable, pour que le témoignage même de l'adversaire la rende plus crédible ou pour que les hommes qui les écoutent soient conduits par leurs dires, plus près de la vérité » (*Somme Théologique*, IIa-IIæ). Vous ne trouverez plus trace nulle part de cette publicité, ni dans les médias, ni dans la presse, ni sur Internet, ni sans doute dans notre mémoire collective.



• Eutrapélie

Eutrapélie ! Pour une aussi aimable vertu, quel triste nom. On le dirait d'un instrument de torture. N'est-elle pas au contraire la force des caractères délibérément enjoués, le secret des personnes dont on envie la joie de vivre tandis qu'on sait les épreuves silencieuses et l'humble dignité qui les marquent. Leur amitié réjouissante offre à l'âme et au corps arc-boutés dans la difficulté, la détente qui les sauve de la cassure. L'humour est une charité prisée du vrai saint.

Cet art de la distraction bienvenue, offerte avec cœur, allège l'ombrageuse gravité des actes et des propos. Plus qu'un don ou un talent, il est une vertu offerte à quiconque veut en jouir. Dirons-nous qu'elle manque douloureusement dans nos communautés ? Nous qui devrions porter haut la joie, offrons bien souvent le triste visage de l'important, du réprobateur ou du nostalgique ! Saint Thomas nous prévient : « il est contraire à la raison d'être un poids pour autrui, de n'offrir aucun agrément et d'empêcher son prochain de se réjouir. Ceux qui refusent de se distraire, qui ne racontent jamais de plaisanteries et critiquent ceux qui en disent, ceux-là sont vicieux, pénibles et mal élevés » (*Somme Théologique*, IIa-IIæ).

Mais ne sombrons pas dans ce que nous dénonçons ! Oui, l'affabilité se conquiert aussi simplement que les autres vertus : il nous faut essayer, essayer encore et encore, fréquenter les

caractères plaisants et fuir les âmes sombres ou mieux, tenter de les dérider. Apprenons le bon ton, ni trop vulgaire, ni trop hautain, ni blessant pour le prochain, c'est ainsi que nous ferons naître autour de nous l'envie de vivre selon l'esprit.

Les vertus, nous dit Thomas d'Aquin, croissent comme les doigts de la main. L'une grandit-elle ? les autres la suivent harmonieusement. Alors quel programme plus alléchant que de les acquérir toutes en cultivant le loisir véritable ?



• Jacquard est grand ...

Albert est son prophète ! Je viens de fermer le *Dieu ?* d'Albert Jacquard*. J'avoue que cette lecture m'a laissé pantois. Comment peut-on ramasser en si peu de pages une telle quantité de poncifs éculés pour les présenter comme des nouveautés scientifiques ? Les bras en tombent d'avance à qui voudrait redresser la foison des expressions tordues. Pourtant le personnage semble respectable : Polytechnicien quasi-octogénaire, généticien reconnu, multi-diplômé et multi-médaillé, mais aussi héraut de la cause humanitaire et sorte d'Abbé Pierre laïque. Voilà de quoi donner autorité.

Jacquard veut expliquer les termes du *Credo* catholique avec le sens « que lui attribue le langage actuel ». Voici ses conclusions, elles parlent d'elles-mêmes. Je crois en Dieu le père : « Combien de siècles faudra-t-il pour admettre qu'attribuer un sexe à Dieu est un blasphème ? ». Tout puissant, créateur du ciel et de la terre : « Ne Lui attribuer ni le rôle du créateur, ni la toute-puissance ne rapetisse pas Dieu ». Et en Jésus-Christ : « Croire en Jésus-Christ ne signifie plus accepter les faits décrits par les Évangiles ». Son Fils unique, notre Seigneur : « Un *Credo* accessible à tous aurait finalement avantage à n'évoquer ni le Fils ni le Seigneur ». Conçu du Saint Esprit, né de la Vierge Marie :

* Éditions Stock/Bayard, 2003

« Plutôt que d'insister sur ce questionnement sans réponse et finalement sans intérêt, le *Credo* chrétien aurait une portée plus grande à etc., etc. ». Est descendu aux enfers : « Cet épisode a les allures d'une victoire ... de l'ennemi de Dieu, Satan ». Ressuscité d'entre les morts : « Cette étape n'est peut-être pas essentielle ». Et en l'Esprit Saint : « Toutes les affirmations le concernant donnent l'impression d'un univers du discours qui se ferme sur lui-même ». La sainte Église catholique : « Non, il est impossible de présenter l'Église comme sainte ». A la communion des saints : « La communauté humaine, façon actuelle de nommer la communion des saints. Ainsi est réalisé un véritable surhomme ». A la rémission des péchés, à la résurrection de la chair : « La spécificité de notre espèce n'est pas d'avoir délibérément, par le péché, opté pour la mort ; elle est d'avoir osé porter notre regard sur l'avenir ». A la vie éternelle : « Dans l'univers de ma conscience, l'après-moi ne peut exister ; une vie éternelle peut alors être évoquée ». Et Jacquard d'achever en toute logique son analyse : « Je ne m'attendais pas à découvrir que ce texte est un champ de ruines » et « peu importe ce que je crois. Il me faut choisir librement à quoi m'engager ». Retour à la case départ.

L'auteur affirme : « J'ai entrepris sans idée préconçue cette analyse ». Toute l'équivoque est là ! Jacquard baigne tellement dans le préjugé scientiste qu'il ne s'en rend pas plus compte que de l'air qu'il respire. « Ce texte [le *Credo*] dont je vais essayer de préciser la signification qu'implique la science d'aujourd'hui ». L'entreprise ne pouvait mener qu'à répéter après tant d'autres, les mêmes conclusions rebattues. Positivismes des années 1950, que professent aussi Monod, Joliot-Curie et leurs épigones, rêve d'un monde de paix et d'égalité fondé sur la rationalité scientifique et libre de tout obscurantisme. Certains ont entrepris de construire ce paradis rouge et nos savants n'ont pas compté, à l'époque, leur soutien enthousiaste. On sait aujourd'hui le résultat : cinquante années de guerres totales, des dizaines de millions d'éliminations idéologiques, le règne de la police secrète, de la misère et – sourire du diable – de l'absurde. Ce Léviathan connaît encore actuellement de cruels soubresauts. Bien sûr, nos savants l'ont renié depuis avec empressement. Deux questions se posent alors :

1°) Pourquoi Jacquard a-t-il autant de succès auprès des catholiques (dont l'éditeur) ? Il a, jusque dans son physique, une

étrange ressemblance avec le Professeur Mortimer, ce Tintin scientifique croqué par Jacobs. Tout est en noir et blanc. Blanc le monde de la science, raisonnable, loyal, fraternel, humble, tourné vers l'avenir et le progrès. Noir celui de la croyance, illuminé, faux, guerrier, obscurantiste, orgueilleux, avec juste ce qu'il faut pour sauvegarder le *Credo*, à savoir quelques valeurs de solidarité fraternelle. Là est le trait de génie : ne pas totalement tout rejeter pour maintenir un lien avec les croyants. Les chrétiens qui partagent l'ignorance de l'auteur se trouvent à l'aise et flattés. Car l'auteur est ignorant en matière religieuse : une ou deux références au Catéchisme de l'Église Universelle, une ou deux citations de saint Augustin (sans doute issues de quelque digest).

2°) Pourquoi Jacquard, habité d'un tel mépris du *Credo*, a-t-il rédigé ce commentaire ? Veut-il alerter le Monde et le conduire vers la lumière ? Je ne crois pas. La vraie réponse est ressassée comme une scie maniaque : « Le scientifique que je suis va donc dialoguer avec l'enfant que j'ai été ». « La religion catholique romaine m'a longtemps, trop longtemps apporté le confort de ses certitudes. Mon enfance en a été quotidiennement imprégnée ». « La croyance en la toute puissance est un résidu de nos réflexes d'enfants ». « Il serait si confortable de les accepter avec la signification si claire lorsque j'étais enfant ! ». « De telles phrases ramènent la réflexion à un niveau préinfantile ». « L'analyse des croyances qui ont comblé mon enfance m'en fait découvrir le vide ». Jacquard règle un compte avec son jeune âge. Ce livre contient les minutes de l'exorcisme par lequel l'auteur rejette ses croyances enfantines ; c'est un journal intime où l'adolescent consigne ses états d'âme. Bref, à près de quatre-vingt ans, Albert Jacquard nous fait sa « crise de la foi ». Il vient de prendre conscience de l'écart immense entre sa culture profane avancée et son savoir religieux puéril. Prions Dieu qu'Il lui accorde encore de nombreuses années de vie pour parvenir à une foi adulte, celle que le Christ demande : « En vérité je vous le dis, si vous ne retournez à l'état des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux » (Mt 18:2).

Un livre risible donc, mais dangereux tant il est vrai que le demi-ignorant exerce une grande fascination sentimentale sur l'ignorant.

PS – Perles glanées au passage pour achever de montrer combien une savante fatuité rend aveugle et fait écrire n'importe quoi :

- « La plus humble des sciences, l'arithmétique ». Voilà qui va plaire à l'élite des mathématiciens.
- « Impossible de distinguer un tas de tasses dont tous les éléments ont été enlevés d'un tas de fourchettes dont tous les éléments ont disparu ». Ça, je dois dire ...
- « Nous savons maintenant (à vrai dire depuis peu de temps) que la procréation implique deux individus ». Ouf!!! Mais comment donc ont fait nos ancêtres ?
- « La continuité est totale entre l'organisme [humain] que l'on dit vivant et l'organisme que l'on dit mort mais qui est grouillant d'une autre forme de vie ». Peut-être les asticots le démangent-ils déjà ???



• **Connaissance confuse**

« *L*es enfants appellent d’abord tous les hommes pères, et mères, toutes les femmes, c’est seulement ensuite qu’ils les distinguent les uns des autres » (Aristote, *Physiques*). Par cette tendresse inaccoutumée dans un ouvrage aussi aride que *Les Physiques*, Aristote achève une discussion délicate sur la nature de nos connaissances premières. « La marche naturelle, c’est d’aller des choses les plus connaissables pour nous à celles qui sont plus claires en soi. Or ce qui nous est d’abord manifeste et clair, ce sont les ensembles les plus fusionnés. C’est pourquoi il faut aller de l’universel au particulier. Les noms indiquent une sorte d’indistinction globale, tandis que la définition divise par analyse les parties spécifiques ».

« Maman ! » Chaque père guette ce premier mot de ses enfants. Il attend avec impatience le moment où son rejeton s’ouvre au monde de la communication et de la relation personnelle. C’est aussi le son le plus simple à articuler dans un souffle, en ouvrant par deux fois des lèvres tendres et humides. Où la nature très biologique rejoint l’expression la plus humanisée et confère à ce double “mmm” une universalité qui transcende de nombreuses langues et civilisations : “mummy”, “mamouchka”, “mamma”, “ママ”, “𑂣𑂗𑂢𑂰”. Mais quelle indistinction globale exprime alors le nourrisson ? Sans conteste cet être connu et chéri dans une relation à la fois objective et

subjective, l'unique et universelle mère, le tout de l'enfant ... sa première nomination de l'être.

En attribuant vite ce nom aux autres femmes qu'il rencontre, l'enfant réalise en toute innocence une œuvre cognitive élaborée qui est pour Aristote le modèle de nos premières connaissances scientifiques : ce que la tradition thomiste nomme "la connaissance confuse". A ne pas comprendre comme "perturbée" ni "désordonnée", mais au sens de "fusionnée", "fondue", cependant potentiellement riche de distinctions à venir. L'enfant est sensible aux similitudes avant de l'être aux différences. Il nomme toutes les femmes « mère » en raison de leur communauté. Ce commun n'est pas encore un universel au sens philosophique, mais l'ensemble des traits apparents qui relie les femmes entre elles et à l'enfant : la grâce générale, la voix, la douceur, le parfum, le giron, la confiance abandonnée, synthétisés et fondus en une seule et unique impression globale très indistincte et très certaine de maternité. Commun accidentel donc, d'un point de vue absolu, mais essentiel dans l'ordre vital.

Accompagnant sa parole d'un petit doigt pointé vers l'objet de sa considération, le bébé n'entend pas seulement parler. Il veut signifier une qualité à ses yeux première, à propos de la personne dont il désigne la présence singulière. « L'être que je vois et vous montre, est une maman ! ». Il affirme l'identité d'une existence. « Maman » ne signifie plus seulement l'origine d'un sentiment d'amour, mais la froide attribution d'une essence à un être. Les motifs de l'imposition du nom restent accidentels, mais la signification, par un basculement, devient essentielle : « femme » – non plus la maternité, mais sa cause : la féminité. C'est l'autre versant de la connaissance confuse, ce premier jugement d'attribution d'une espèce à un sujet qui est aussi une certitude existentielle. En filigrane flotte le principe de non-contradiction, dont encore fœtus, il a déjà pris conscience avec ses premiers contacts sensibles in utero. « C'est ainsi et pas autrement ! »

Essence universellement signifiée par le nom ; principe premier de vérité et d'existence implicitement affirmé dans l'expression. Voilà la connaissance très confuse mais source de toute certitude, sur laquelle s'appuie toute la recherche intellectuelle de l'homme, depuis l' "infans" (encore privé du langage) jusqu'au plus savant. « Bien que j'aie soutenu ailleurs une opinion différente, il

faut affirmer que le Christ a possédé une science acquise, de mode proprement humain. Il y a eu dans l'âme du Christ un habitus de science qui a pu s'accroître par l'abstraction de telles espèces » (*Somme Théologique*, IIIa). Ce temps entre Noël et le Baptême du Christ est propice à considérer que la science proprement humaine de Jésus, qui fut immense, fut confusément exprimée en son entier dans ce premier mot : "Maman".

• Somme

Somme, sommet, sommité ... hauteur inaccessible à la plupart. Les exemples ne manquent pas où le spécialiste d'un sujet débute le titre de l'ouvrage de sa vie par « Somme ... ». Il y transmet tout l'encyclopédisme dont il est capable et fait redouter d'avance la quantité d'efforts intellectuels nécessaires pour profiter d'une telle concentration de savoir.

Quoi de plus fréquent, dès lors, que de regarder la *Somme Théologique* de Thomas d'Aquin comme son dernier mot sur Dieu ? Ce qu'il a conçu de plus savant, de plus technique, de plus complexe. Aussi le monde des intellectuels vénère-t-il habituellement cet ouvrage comme un maître livre qu'il faut surtout se garder d'ouvrir pour se contenter de traités plus simples et de vulgarisations. Au mieux servira-t-il aux plus cultivés, de source de références.

Voilà une grave erreur de perspective. Pour Thomas, *Somme* signifie l'au-delà de l'érudition. Son intention est d'offrir un manuel d'initiation à la théologie, appelé à remplacer auprès des jeunes novices dominicains, les livres en usage de son temps et qui lui paraissent particulièrement inadaptés. Voici comment il introduit ce qui restera une des rares créations humaines vouées à l'immortalité : « Le docteur de la vérité catholique doit non seulement enseigner les plus avancés, mais aussi instruire les commençants. Notre intention est donc, dans cet ouvrage,

d'exposer ce qui concerne la religion chrétienne de la façon la plus convenable à la formation des débutants ».

Enseigner les débutants demande un savoir plus grand que d'instruire les plus avancés. C'est toute la différence entre le savant et le docteur ! « Pour travailler les écrits des différents auteurs, les novices sont handicapés soit par la multiplication inutile des questions, des articles et des preuves ; soit parce que l'enseignement n'est pas donné selon l'ordre pédagogique de la discipline mais en fonction des contraintes de paraphrase livresque, ou des circonstances des débats ; soit enfin parce que la répétition fréquente des mêmes choses engendre dans l'esprit des auditeurs lassitude et confusion ». Thomas avait une claire conscience des péchés universitaires de son époque, qui se sont transmis jusqu'à nous avec un infini respect de la tradition ! « Désirant éviter ces inconvénients et d'autres semblables, nous tenterons, confiants dans le pouvoir divin, de présenter la doctrine sacrée brièvement et clairement, autant que la matière le permettra ».

Oui, Thomas a mis tout son savoir dans cet ouvrage, mais bien plus encore. Il a puisé dans sa longue expérience pédagogique, il a profité de sa parfaite domination de la matière, il a sollicité toute sa charité d'éducateur, pour construire un édifice où l'organisation sans faille ni superflu, est entièrement sous-tendue par les étapes naturelles de la naissance, de la croissance et de la maturité intellectuelles.

C'est en ce sens que le dernier livre de Bruno Couillaud est une "somme". Pourtant la discipline – la logique – autorise à craindre le pire en matière d'obscurités, de subtilités et de répétitions. *Raisonnement en vérité*^{*}, d'une facture d'apparence traditionnelle, offre en réalité un panorama complet des modes de raisonnement, rarement réunis en un seul ouvrage.

La plupart des traités en effet, ne retiennent que la logique dite « formelle » du syllogisme et de ses figures. Les meilleurs abordent le concept et le jugement, mais ignorent le plus souvent que ces questions s'enracinent dans un mode de réflexion plus général et moins rigoureux, qu'il nous faut connaître au préalable pour respecter la progression naturelle de l'intelligence et pour conduire avec sûreté les efforts du débutant.

* Éditions F.-X. de Guibert, Paris, 2003, 553 pages

C'est pourquoi, outre les chapitres obligés sur les Catégories, l'Interprétation et le Syllogisme, qui collent aux traités d'Aristote, l'auteur nous initie à toute la gamme des argumentations non scientifiques, et même aux stratagèmes sophistiques. Nous découvrons le rôle propédeutique irremplaçable de la Dialectique et la Rhétorique, ces logiques du « sans doute » et du « peut-être ». J'avoue avoir eu un faible pour le chapitre sur la Rhétorique. Ce joyau d'Aristote demeure à ce jour inégalé et la présentation proposée ne le dépare pas.

Ajoutons que chaque développement théorique est accompagné d'une série de textes puisés dans toutes les œuvres de l'intelligence humaine, qui illustrent abondamment le propos. Honorons enfin le courage de l'auteur qui, malgré les pressions de la mode, ne s'est pas senti obligé d'accompagner son exposé d'un ou plusieurs chapitres sur la logique "symbolique" ou "mathématique". Ceux-ci relèveraient de ces répétitions, de ces vaines subtilités et de ces obscurités qui handicapent et rebutent le nouveau venu.

S'il est vrai que la maîtrise de la logique fait la différence entre le simple penseur et le philosophe authentique, alors tous les amoureux de la sagesse voudront dévorer ce maître livre, ce manuel d'initiation conçu au-delà de l'érudition.

• **Gay, marions-les ! (refrain traditionnel)***

Le mariage n'est en aucune manière une affaire privée. Il est au contraire l'occasion d'une publicité sans égal dans la vie de la plupart des gens. Le maire et le pasteur sont sollicités dans leurs responsabilités sociales et ecclésiales. On annonce l'événement dans la presse. Les amis sont généreusement invités. Devant les témoins et l'assemblée, les fiancés échangent à haute voix leur consentement, tandis que photos et discours immortalisent la solennité et que l'officier la consigne sur les registres légaux. Puis commencent les réjouissances qui embrasent la convivialité. Chacun offre au nouveau foyer de quoi se lancer dans la vie commune. Le mariage est le ferment de la vie sociale. Chaque noce est un resserrement des liens de famille, de travail et de voisinage, la récompense de l'effort des anciens et la promesse de jeunesse à venir.

Le défi des foyers, c'est de faire cohabiter dans l'amour, des différences qui seraient inconciliables ailleurs : virilité et féminité, âge adulte et enfance, mais aussi argent et gratuité, liberté et croissance, autorité et tendresse... tant de raisons d'exploser lorsque les liens du sang se relâchent ! La famille est le creuset de l'éducation à cette vie communautaire dans la complémentarité. On peut longuement ergoter sur le nombre et la hiérarchie des finalités

* À l'occasion du simulacre de Bègles, le 5 juin 2004

du mariage, son ultime raison demeure la constitution d'une souveraine société domestique. Tout ou presque est offert à l'usage de tous, et chacun est comptable de l'ensemble à son niveau. Ici s'apprend la mise en commun dans la responsabilité. Le modèle familial est le seul communisme susceptible de triompher. C'est pourquoi il est le seul à éduquer à la vie adulte de citoyen. Tel est l'enjeu immense de la sexualité humaine : préparer au bonheur politique. Telle sexualité, telle société !

Comment alors ne pas mettre la montée des "communautarismes" en parallèle avec la lente déliquescence de cette institution. Le besoin de communauté est si profond en l'homme que lorsque ses lieux naturels sont abolis, il n'a de cesse d'en recréer d'artificiels. Il est tout à fait étonnant d'observer comment les amours homosexuelles veulent reconstruire les différences naturelles. Le plus souvent, l'un(e) des deux tient lieu de l'homme et l'autre de la femme. Si leur union est célébrée, alors l'un(e) est vêtu(e) de blanc -?!? - et l'autre de sombre. Confronté à l'intime stérilité de cette relation, le couple regarde vers l'adoption comme succédané de son impuissance. Cette volonté opiniâtre de reconstituer artificiellement les complémentarités naturelles est l'aveu de l'impasse radicale où conduit une sexualité détournée de sa véritable finalité.

Une société engagée dans cette voie prend le chemin des prothèses servant à masquer sa stérilité sans remède. Chacun se retrouve finalement seul et vide, tant il est vrai que le fabriqué ne comble jamais la nature. Légaliser l'union homosexuelle, c'est pour une société, se juger inconsciemment indigne de se perpétuer naturellement dans les générations futures.



• Thomistes*

*T*homistes est une des dernières publications de la *Revue Thomiste*. La sobriété du titre en est le meilleur exhausteur de sens. Tout à la fois manifeste public, déclaration d'intention, mais aussi cri du cœur. Coup sur coup, les dominicains de Toulouse, accompagnés de plusieurs universitaires amis, publient trois ouvrages de grande importance : ce livre-titre, un DVD récapitulant tous les articles parus depuis 1960 et un numéro spécial très dense : *Veritas. Approches thomistes de la vérité*. S'il devait y avoir une palme du thomisme, l'édition 2004 leur reviendrait sans conteste.

Thomiste ! Un nom de famille qu'on porte avec fierté si l'on veut en incarner les valeurs traditionnelles. Comme dans toute lignée de renom, les caractères peuvent être variés et opposés, mais tous ont le cœur attaché à l'ancêtre dont la valeur personnelle s'est élevée à un rang universel. On se transmet sa légende de génération en génération, l'attestant de preuves matérielles conservées comme des trésors, invitant à suivre son exemple. Cette culture partagée forge une communauté inexpugnable. Certes le monde extérieur existe, mais la tentation du clan serait de vouloir se suffire à lui-même, tant il se sent vaste et riche. Existe-t-il d'ailleurs d'autres familles intellectuelles de

* *Thomistes ou l'actualité de saint Thomas d'Aquin*, Parole et Silence, 2003

son envergure ? Nous avons plus à craindre de nous-mêmes que d'autrui. Ces valeurs, j'en vois trois : la gratuité, la fidélité et la vérité (dans cet ordre).

“Gratuité”. C'est le testament le plus profond d'Aristote. Elle est l'essence même de la sagesse et de l'amitié. Ces vertus sont les seules activités libres de l'homme, les seules à n'avoir d'autre but, d'autre bonheur que d'être pratiquées pour elles-mêmes. Gratuitement. On s'interroge souvent sur les intentions et priorités de Thomas d'Aquin. A-t-il écrit ce commentaire pour les maîtres es-arts ou pour un concile ? Le contexte de tel écrit explique-t-il ses conclusions qui auraient été différentes autrement ? Est-ce parce que le demandeur est untel qu'il a dit cela ? Certes nous ne pouvons nier l'environnement historico-géographique de la vie de Thomas. Mais on manquerait l'essentiel si on oubliait cette part de gratuité, cette part de joie qui le pousse, en toute occasion, à remplir sa mission : dire le vrai pour lui-même, sans autre motif. Les circonstances ne sont pour lui que des opportunités. La vocation de Thomas, c'est l'Ordre de Dominique. Sa pauvreté, c'est le don gratuit de la vérité.

“Fidélité”. Malheur à l'homme seul, sans héritage ni entourage ! Pire malheur encore à celui qui dilapide ses biens ou renie sa dette ! La richesse spirituelle s'appuie sur un capital immense reçu des générations antérieures et fidèlement exploité pour être légué à nouveau avec les intérêts. En théologie comme en philosophie, l'“école” prend toute sa légitimité dans la fidélité à transmettre le patrimoine intellectuel. On a beaucoup critiqué la scolastique. L'institution avait certes ses faiblesses, qui l'ont fait sombrer plus d'une fois. Mais elle est si nécessaire qu'elle renaît régulièrement avec la renaissance de la pensée de Thomas d'Aquin. Cette doctrine ne peut se passer d'un enseignement de vive voix en communauté, de maître à disciples, d'homme à homme. Le vivant témoignage vaut tout autant que la rationalité abstraite. Est-ce une nouvelle naissance française, aujourd'hui à Toulouse ? La vocation de Thomas d'Aquin, c'est l'Ordre de Dominique. Son obéissance, c'est sa fidélité à transmettre la vérité reçue et cultivée.

“Vérité”. Bien évidemment, l'apport le plus éternel de Thomas est le corpus de ses grandes conclusions sur l'Eucharistie, la Trinité, l'Être, le Christ ... L'immense effort de notre Docteur l'a conduit aux sommets du vrai, là où rares sont

ceux qui peuvent s'y hisser et en juger. La plupart des thomistes sont bien obligés de le croire sur parole et sont pris d'ivresse des hauteurs, lorsqu'ils veulent le commenter sur ces sujets. Mais l'attachement à la vérité s'exprime aussi dans les petites choses. Le culte du concept, le respect de son sens, le travail d'élucidation et de définition, la soumission à la continuité de signification, bref le sentiment viscéral qu'une notion est faite pour désigner une réalité et qu'on doit protéger de sa vie, une si fragile relation. Tant de philosophies contemporaines ne sont que des jeux de mots privés d'humour ! On surfe d'une signification à l'autre sans crier gare, pour aboutir à des paradoxes dont l'obscurité tient lieu de profondeur. On reconnaît au contraire un thomiste à son goût pour le tranchant intellectuel. La vocation de Thomas d'Aquin, c'est l'Ordre de Dominique Sa chasteté, c'est l'extrême pudeur devant l'union féconde du réel avec l'intelligence.

• Vérité

Thomas d'Aquin confie, au début de *l'Unité de l'intellect*, son admiration devant la composition magistrale du *Traité de l'Âme* d'Aristote. Le philosophe s'astreint à une méthodologie sans faille pour parvenir à exprimer de la façon la plus serrée, l'essence même de l'âme en chaque ordre de vivants. Tout l'essai n'est qu'un puissant effort de définition. Parti de l'objet considéré par l'âme, Aristote, en vertu du principe que l'effet est révélateur de sa cause, remonte à l'opération le manipulant, puis à la faculté permettant d'opérer, pour aboutir à la nature de l'être doué d'une telle capacité. Lorsqu'il aborde la connaissance chez l'homme, Aristote lui donne pour objet, l'être même des choses. L'intelligence peut ainsi appréhender tout ce qui existe. Et de conclure de façon tout à fait stupéfiante, sur la définition de ce qu'est essentiellement l'âme humaine : « d'une certaine manière toutes choses ».

La "Moreau" est une rose blanche ! Voici un jugement véridique de l'intelligence, reconnaissant à la fleur ainsi nommée, son espèce – rose – ainsi qu'une des particularités – la couleur blanche – qui permettent de la distinguer. Cette affirmation est adéquate à la réalité. Elle correspond à la célèbre définition de la vérité selon Thomas d'Aquin : « Adæquatio rei et intellectum ». Cette vérité gît tout d'abord dans la formule qui exprime l'union du sujet avec la caractéristique qu'on lui attribue. En outre, cette

vérité révèle une adéquation plus profonde : celle du concept de l'intelligence conforme à l'essence de l'objet extérieur et qui est à l'origine de la vérité de notre formulation.

Mais la définition de l'âme humaine donnée par l'auteur doit nous conduire encore plus loin dans l'adéquation. Aristote recherche la nature de l'âme dans la seule perspective de savoir ce qu'est l'être humain, dont elle est la forme essentielle. Le *Traité de l'Âme* est un traité de l'homme. Or l'intelligence n'est qu'une faculté. Elle n'est pas notre être mais n'est ici considérée que pour nous en révéler l'humanité, selon la méthode évoquée. Notre âme est nécessairement au moins de la nature de la plus noble de ses facultés : intellectuelle. Mais du niveau le plus élémentaire, celui de l'acte premier en puissance à devenir "d'une certaine manière" (intentionnellement), tout être à titre d'acte second et de perfection.

Ainsi, pour que ma formulation « la Moreau est une rose blanche » soit vraie, pour que même ma conception d'où naît cette phrase puisse être aussi vraie, il faut qu'au tréfonds, mon âme – moi-même – soit devenue "Moreau" et soit devenue "rose blanche". Saint Thomas parle à bon droit de "conformation" plus encore que d'adéquation, car être vrai, c'est recevoir la forme même. Mon affirmation, ma pensée sont vraies parce que moi-même, suis en vérité devenu Moreau – rose blanche !



• Animation*

« **A**u temps où le Seigneur Dieu fit le ciel et la terre, il modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie » (Gn 2:7). Au cours des millénaires, Dieu modèle la glaise. Il modèle un corps. Il modèle un animal. Il modèle un mammifère. Il modèle un primate. Et après avoir modelé son naseau en narines, il lui insuffle l'esprit et le nomme "Adam", le glaiseux. « Toutes les créatures du monde se trouvent en l'homme, c'est pourquoi on l'appelle un microcosme » (*Somme Théologique*, Ia).

Et aussi : « Certaines étendues d'eau pouvaient contenir en solution des concentrations élevées des acides nucléiques et protéines. Dans cette "soupe prébiotique", diverses macromolécules pouvaient se former par polymérisation des aminoacides et nucléotides. Une séquence polynucléotidique peut effectivement guider, par appariement spontané, la formation d'éléments de séquences complémentaires. La troisième étape, c'est, par hypothèse, l'émergence graduelle des systèmes téléonomiques qui autour de la structure répliquative, devaient construire un "organisme". C'est ici qu'on atteint le "mur du son" » (J. Monod, *Le hasard et la nécessité*).

* À l'occasion de la sortie du livre *Le zygote est-il une personne humaine ?* du père Pascal Ide – Téqui, 2005

Sans donner valeur de certitude au modèle évolutionniste illustré par ces deux citations très éloignées, notons cette commune intuition que l'apparition de l'organisme vivant est le terme soudain d'un long travail d'agencement venu tant de l'environnement que du dynamisme interne des composants. La vie la plus élémentaire comme la plus complexe, jaillit tout à coup d'une lente maturation de la matière. L'animation pose la clef de voûte, qui, au terme de l'édification des piliers, dispense des contreforts et dresse l'arche debout. Elle est l'étincelle finale, portée par son contexte pour totalement révolutionner l'ordre antérieur et donner le jour à un monde nouveau. « L'air s'embrace subitement et non pas progressivement, mais seulement après avoir été porté, degré après degré, à température suffisante » (*De la puissance de Dieu*). Le mur du son est franchi, la vie surgit.

Rien de plus faux que l'image d'un esprit planant au dessus du magma pour s'y bâtir un corps à sa convenance ou, selon Platon, pour s'y engluier dans sa chute, voire dans son péché avec Origène. Ou encore pour certains aujourd'hui, s'incarnant à l'instant même de la fécondation. C'est tout le contraire. L'esprit est ultimement insufflé à la matière en labeur sous la pression de l'environnement. Il vient couronner l'espoir de la nature. Sinon, l'homme n'est pas engendré dans l'harmonie, mais son âme serait comme violemment incorporée à une matière hostile. Nous ne serions plus témoins d'un enfantement, mais d'un miracle.

L'enfant naît d'une catastrophe microscopique, d'une succession inouïe de morts et de naissances. « Aussi bien chez l'homme que chez les autres animaux, par de multiples générations et destructions successives où la forme nouvelle contient tout ce que possédait la précédente et quelque chose de plus encore, on parvient à la dernière forme » (*Somme Théologique*, Ia). Et saint Thomas d'énumérer : d'abord semence, puis sang, puis chair et os, puis organes, etc. Évidemment, l'embryologie, une des magnifiques aventures de notre temps, révisé cet inventaire à la hausse, à la complexité et à la précision, mais comment ne pas reconnaître la même intuition d'une succession planifiée d'états depuis la conception jusqu'au rejeton viable en passant par la période précoce, l'embryon et le fœtus. À nouveau, l'écho du génie d'Aristote résonne sourdement dans la science la plus actuelle.

Et plus encore qu'on ne le croit ! « Pour avoir un chat, il ne suffit pas d'avoir l'ADN de chat, il faut l'œuf de chat, il faut l'utérus de chat, donc le chat tout entier, donc au final, il faut la lignée de chat. On doit considérer l'organisme comme un écosystème. La génétique n'est plus aujourd'hui une théorie scientifique, c'est une idéologie » (Kupiec et Sonigo). A peine le programme de définition du génotype est-il achevé qu'une grande partie de ses conclusions est déjà récusée par les progrès de la biologie. Si l'ADN contribue à déterminer l'évolution de l'embryon, sa structure est elle-même fortement dépendante de son environnement. Le phénotype et son écosystème pourraient devenir en quelque sorte la cause du génotype. Mais Aristote semble dire aux biologistes : « Allez plus loin encore que la lignée des hommes, c'est tout le Cosmos qui pénètre avec le spermatozoïde pour lui donner sa vigueur fécondante, c'est tout le Cosmos qui reçoit la semence avec l'oocyte féminin pour parachever l'union, c'est tout le Cosmos qui contribue à l'apparition de la vie », « car ce qui engendre un homme, c'est un homme plus le Soleil » (*Physique*). L'homme est un microcosme !

• **Philosophia perennis**

« **S'** il y a encore des hommes qui ne soient pas assez persuadés de l'existence de Dieu, qu'ils sachent que toutes les autres choses dont ils se pensent peut-être plus assurés, comme d'avoir un corps, et qu'il y a des astres et une terre, et choses semblables sont moins certaines. Je ne crois pas qu'ils puissent donner aucune raison qui soit suffisante pour ôter ce doute s'ils ne présupposent l'existence de Dieu. Car savoir que les choses que nous concevons très clairement et très distinctement sont toutes vraies, n'est assuré qu'à cause que Dieu existe, et qu'il est un être parfait, et que tout ce qui est en nous vient de lui » (Descartes, *Discours de la Méthode*).

Descartes greffe toutes les vérités intellectuelles sur la certitude de l'existence de Dieu. Parce que cette connaissance est la première, la plus certaine et la plus parfaite, elle rend raison de toutes les autres. C'est donc à connaître l'existence et la perfection de Dieu qu'il nous faut nous consacrer avant tout pour pouvoir ensuite penser l'Univers et l'homme avec quelque assurance. Tel est le fond le plus essentiel de la pensée cartésienne. La connaissance du "cogito" n'est utile que parce qu'elle conduit à la celle de Dieu, et c'est véritablement la clef de voûte de toute la pensée de notre auteur à propos de la vérité.

Mais alors, Descartes serait-il devenu thomiste ? Ou pire, Thomas cartésien ? Car ce dernier écrivit quelques lignes

étrangement semblables : « Il semble que Dieu soit ce qui est connu d'abord par l'esprit humain. En effet, ce en quoi tout le reste est connu, et au moyen de quoi nous en jugeons, est notre premier objet de connaissance. Or, c'est dans la lumière de la vérité première que nous connaissons toutes choses, et que nous en jugeons. Dieu est donc pour nous le premier objet de connaissance. En outre, Dieu est la cause de toutes nos connaissances. Il est, en effet, "la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde". Dieu est donc pour nous le premier et le plus haut objet de connaissance » (*Somme Théologique*, Ia). Nous retrouvons en effet les mêmes intuitions fondamentales :

- Dieu est la Vérité première
- Il est la raison de la connaissance de tout le reste, car il est la connaissance la plus parfaite
- C'est lui la cause de toutes nos connaissances
- Il doit donc être la première réalité à connaître pour connaître quoi que ce soit avec certitude.

Sur ce point, nos deux philosophes semblent donc d'accord. Dieu est la première vérité connue, sur laquelle se fonde toute vérité à venir ainsi que toute certitude.

Lisons aussi : « Thomas d'Aquin est arrivé à un double résultat, de repousser à lui seul toutes les erreurs des temps antérieurs, et de fournir des armes invincibles pour dissiper celles qui ne manqueront pas de surgir dans l'avenir ! » (Léon XIII). Voilà bien ce genre d'affirmation propre à faire s'étrangler dans leur cravate tous les pourfendeurs de dogmatisme comme tous les zélotes de la liberté de pensée. Encore pourraient-ils admettre que saint Thomas assume les doctrines antérieures dont il a eu connaissance, mais de quel droit hypothéquer ainsi l'avenir de la pensée ? Est-il astrologue ? devin ? Et pourtant ... Si Thomas a écrit les lignes que nous avons rapportées, c'est bien expressément pour les réfuter, quelques 4 siècles avant que notre chevalier français en fasse le cœur de sa pensée. Elles font parties des objections que le théologien prend soin récupérer partout chez ses prédécesseurs et ses contemporains avant de développer sa propre pensée. Il est ainsi certain de répondre aux véritables difficultés sans ronronner dans un système clos. Voici ce qu'il dit ensuite :

« “Dieu, personne ne l’a jamais vu”, dit saint Jean. Répondons que, puisque l’intelligence humaine ne peut, dans la vie présente, connaître les substances immatérielles créées, elle pourra bien moins encore connaître l’essence de la substance incréée. Il faut donc affirmer absolument que Dieu n’est pas pour nous le premier objet connu, mais bien plutôt que nous parvenons à le connaître au moyen des créatures, selon saint Paul : “Les perfections invisibles de Dieu sont rendues visibles à l’intelligence au moyen de ses œuvres”. Mais ce qui est connu premièrement par nous, dans la vie présente, c’est l’essence de la réalité matérielle, qui est l’objet de notre intelligence, comme nous l’avons affirmé bien des fois. Donc, nous connaissons et jugeons toutes choses à la lumière de la vérité première, pour autant que la lumière même de notre intelligence, possédée par nature et par grâce, n’est rien d’autre qu’un reflet de cette vérité première, comme nous l’avons dit antérieurement. Or la lumière de notre intelligence n’est pas pour elle un objet, mais un moyen de connaissance. Donc, Dieu est bien moins encore pour notre intelligence le premier objet connu. Ensuite, Dieu est cause de tout ce qui est connu, non comme premier objet de connaissance, mais comme cause première de toute faculté de connaissance. Enfin, s’il y avait en notre âme une image parfaite de Dieu, de même que le Fils est l’image parfaite du Père, notre esprit connaîtrait Dieu immédiatement. Mais cette image est imparfaite. Donc le raisonnement ne vaut pas ». Ainsi, Thomas nous a donné, avec une étonnante prémonition, les moyens de réfuter Descartes.

Nous pourrions multiplier ce genre d’exemples, y compris avec les pensées les plus contemporaines. Oui, osons répéter : « Thomas d’Aquin est arrivé à un double résultat, de repousser à lui seul toutes les erreurs des temps antérieurs, et de fournir des armes invincibles pour dissiper celles qui ne manqueront pas de surgir dans l’avenir ». Ce n’est pas une simple clause de style !



• Émergence

La question de l' "émergence" serait-elle le nouveau divan sur lequel s'épanchent les angoisses existentielles de la communauté scientifique ? On qualifie en effet d' "émergente", la caractéristique d'un système donné lorsque, bien qu'elle soit en principe réductible aux propriétés des constituants de niveau inférieur, il semble impossible de prédire a priori sa survenance, même avec la connaissance complète de ces propriétés. Ce que résume l'adage : « Le tout est plus que la somme des parties ! ».

Mais quel est le problème ? Si la caractéristique en question n'est pas explicable par les constituants du système, c'est qu'elle vient d'ailleurs. Mais d'où ? d'une force vitale parcourant le système ? de l'intervention mystérieuse d'un démiurge ? La règle du réductionnisme scientifique s'effondre, entraînant dans sa chute la loi d'airain de la scientificité : le principe de matérialisme. Vitalisme et mysticisme – les deux monstres maudits par la science – reprendraient-ils la barre de la connaissance ?

Le réductionnisme postule que les phénomènes biologiques doivent se décomposer exhaustivement en propriétés physico-chimiques, que la psychologie est entièrement explicable par des processus neuro-cérébraux, ou encore que les événements thermodynamiques ne sont que des mouvements mécaniques complexes. Toute une partie de la physique cherche à expliquer en divisant de plus en plus finement : molécule, atome, électron /

proton / neutron, particules. Et la biologie la rejoint sur cette route : cellule, chromosome, protéine et ADN, base azotée et acide aminé, molécule (la jointure avec la physique !) ..., avec la ferme intention de pouvoir refaire le chemin inverse. Ainsi est respecté le matérialisme : tout provient de l'agencement de la matière et n'est scientifique que ce qui s'explique par lui.

Tandis que, d'après les tenants de l'émergence, si un système ou un organisme est effectivement composé de ses parties, certaines propriétés sont cependant débitrices du tout et de son dynamisme, voire de son environnement. Des caractéristiques globales ne se réduisent pas à celles des composants tandis qu'au contraire, certaines parties ne s'expliquent que par l'ensemble et se modifient avec le mouvement d'ensemble. La partie subit le tout et le tout engendre la partie ! Le réductionnisme est mis à bas. Et son père, le matérialisme ?

La question qui vient à l'esprit est la suivante : les parties en lesquelles la science décompose un tout sont-elles celles qui ont servi à sa composition ? Le réductionniste ayant en tête le modèle de l'horloge – on l'appelle aussi pour cela “mécaniciste” – répond évidemment oui. Notre savant souffre-t-il d'anthropomorphisme exagéré ? Car c'est le tout, avec ses propriétés globales, qu'il rencontre en premier comme un donné transcendant dont il entreprend l'explication. Qu'il choisisse pour cela de le démonter est son droit le plus strict. Mais s'il ne retrouve plus dans les éléments, ce qui permet à l'ensemble de fonctionner, s'il ne peut plus le remonter, cela ne l'autorise pas à nier ensuite ce qu'il a d'abord observé.

Exemple : Le tout qu'est l'homme s'engendre-t-il par un montage de parties que la biochimie désigne comme les briques élémentaires de la cellule animale ? L'expérience plurimillénaire de fécondations humaines semble largement plaider pour le non. C'est le tout – l'adulte – qui produit et détermine la partie – les gamètes – et cette dernière contient évidemment beaucoup plus qu'elle-même : toute la puissance du géniteur. Aristote le savait déjà ! Rien d'étonnant alors à ce que la connaissance, même complète, des composants résultant de la division de la cellule ne puisse suffire à prévoir le comportement global du tout en question – c'est-à-dire à le reproduire – puisque ce dernier n'a pas été engendré à partir d'eux, mais autrement.

Le tout n'est pas nécessairement composé avec les parties en lesquelles la science le divise. La droite n'est pas composée de points et on ne confectionne pas une baguette de pain en accolant des tartines entre deux croûtons ! La découverte d'une émergence est la constatation de l'hétérogénéité entre ces deux ordres : composition et division.

Nul besoin alors de postuler quelque mystérieuse force extérieure. Ce qu'il y a de légitime dans la loi d'airain, à savoir n'expliquer les phénomènes que par des causes intrinsèques, peut être sauvé. Il faut cependant que – la seule connaissance des particules matérielles étant insuffisante à tout expliquer – le savant reconnaisse l'existence d'un principe transcendant d'organisation et de dynamisme global propre au tout, principe qui s'impose d'emblée comme un donné sous-jacent à toute explication scientifique. Or ce principe a un nom : la "forme". L'émergence conduit le savant de l'atomisme à l'hylémorphisme, elle nous fait progresser de Démocrite à Aristote. Quant à savoir ce qu'est la nature de cette forme et d'où elle vient, le même Aristote nous prévient : cela ne relève plus de la science (*Physiques*).

• Un appétit d'ange !

Lorsqu'il veut expliquer la nature angélique, Thomas d'Aquin la compare à l'essence des substances matérielles. L'essence est l'identité d'une chose, abstraction faite des notes qui la concrétisent à être individuellement plutôt ainsi ou bien autrement. Elle est l'union de la forme et des caractéristiques matérielles communes d'une espèce donnée. L'essence de l'homme, c'est l'humanité jusqu'en la chair et les os, mais ce n'est plus ni "cette" chair concrète, ni "ces" os précis. Socrate est de nature et d'essence humaine. Fait comme ses congénères, d'esprit, de chair et de sang, il ne diffère physiquement d'eux que par la taille, la corpulence, le faciès et d'autres singularités toutes issues de son individualité et non essentielles. Tous les hommes ont un visage, Socrate seul, souffre, hélas, de cette particulière disgrâce des traits.

Dans l'être matériel, l'essence est l'effet immédiat de l'union de la matière et de la forme. Sa présence suppose donc que l'individu "existe" effectivement. L'essence n'est pas "en attente d'être" mais n'apparaît qu'une fois surgie du néant la réalité dont elle est l'essence ! Dans l'ordre, l'être est donné par la forme qui est acte, à la matière qui est puissance, et ainsi au composé des deux, puis finalement (bien que tout cela soit instantané), à l'essence de ce composé. L'essence représente

donc, au terme du devenir substantiel, toute l'identité de ce qu'est l'individu, excepté précisément le fait qu'il "soit".

L'intelligence peut par conséquent opérer, à rebours, une double décomposition de l'être naturel selon l'acte et la puissance : ou bien selon la forme et la matière, ou bien selon l'être et l'essence. Mais ces divisions ne sont pas équivalentes. La seconde est la reconnaissance a posteriori d'une possibilité d'être. En effet, puisque l'essence existe, il faut bien qu'elle puisse être ! Tandis que la première est l'observation d'une aspiration a priori à être qui reçoit satisfaction. Car la matière est "appétit" de la forme. Aristote nous dit qu'elle la désire « comme la femelle, le mâle ! » (*Physiques*). La matière n'est pas seulement possibilité d'être, elle est "être en puissance" (ce qu'on ne saurait dire de l'essence naturelle sans être avicennien). C'est ainsi, nous précise saint Thomas, qu'elle participe de l'Être divin. Alors que la potentialité de l'essence est épuisée par l'être dont elle dépend, l'appétit de la matière demeure au contraire encore vivace après son union à la forme qui la fait être réellement. La considération de l'être matériel selon la composition de la matière et de la forme est donc infiniment plus instructive, dynamique et riche que celle selon l'essence et l'être. La "densité ontologique" de cette structure hylémorphique l'emporte en tous points sur l'autre. Et pourtant, c'est l'inverse qui se produit lorsque après cela, nous portons notre regard sur la "substance séparée".

En effet, chaque fois qu'il veut nous faire comprendre la nature de l'ange – et pratiquement uniquement à cette circonstance – saint Thomas recourt à la distinction entre essence et être dans les réalités physiques comme moyen pédagogique. Il mobilise notre expérience sensible pour nous conduire là où les sens défont et veut nous faire comprendre comment, bien que spirituelle, simple et immatérielle, la substance séparée demeure cependant contingente : il y a chez l'ange distinction entre ce qu'il est – son essence – et le fait qu'il soit – son être – distinction absente chez Dieu, l'unique Être nécessaire. Parmi ces créatures, parce qu'elles sont immatérielles, seule demeure la division entre essence et être, et nous ne pouvons donc l'approcher qu'en comprenant d'abord cette même dualité dans la réalité de notre univers matériel. Voilà pourquoi, dans cette perspective, saint Thomas "oublie" quelque peu la composition hylémorphique de l'être naturel, malgré sa priorité métaphysique. Un autre souci l'y

incite également : ne pas donner prise à ceux qui prennent les créatures célestes pour des corps subtiles.

Par analogie, nous comprenons donc que l'ange est une réalité identifiée par une essence précise, qui reçoit l'être de Celui qui n'est qu' "Être". Cette contingence provient d'un certain manque d'actualité que nous appellerons puissance. Mais il est évident que celle-ci ne peut être ni matière ni essence matérielle. Le parallélisme atteint donc ses limites, et il nous faut raisonner sur la substance séparée en elle-même, tout en conservant l'analogie des termes utilisés. Nous dirons donc que l'ange est forme immatérielle. Il est forme-essence, c'est-à-dire actualité mais définie, limitée et contingente. Il est de ce fait une possibilité d'être pour la même raison que l'essence matérielle. Acte en quelque sorte en puissance, ce que ne saurait être la seule forme matérielle, il est dès lors "sujet" mais uniquement d' "accidents spirituels" en relation avec l'intelligence et la volonté, et d'aucune des neuf catégories prédicables de la substance naturelle (exceptée leur application à l'esprit). De plus, nous devons lui prêter ce qui ne se remarque pas dans l'essence des êtres naturels mais dans leur matière : un appétit qui fasse de cet esprit non seulement une possibilité d'être, mais bien un "être en puissance". Nous pouvons dès lors définir l'essence de l'ange comme un "désir spirituel" d'être, à sa mesure, l'Être qu'il connaît.

Ainsi avec les anges, Dieu créa d'ardentes volontés à être unis à l'Acte pur. Nous comprenons mieux l'interrogation de saint Michel terrassant celui qui se voulut l'égal de Dieu, celui qui fit miroiter à l'homme la possibilité de devenir Dieu : « Qui est comme Dieu ? ».

• Avoir

« Quant aux catégories restantes, le temps, le lieu et la possession, en raison de leur nature bien connue, nous n'avons rien de plus à en dire que ce qui a été exposé au début, savoir que possession signifie des états tels que être chaussé, être armé » (Aristote, *Catégories*). Leur nature bien connue!!! Aristote est parfois décourageant pour qui a souffert toutes les difficultés à essayer de comprendre ce qu'est le temps ou le lieu ! Mais ici, nous allons nous intéresser à la dernière et la moins populaire des catégories : la possession ou encore l' "avoir".

Remarquons le tout de suite, avec les exemples d'Aristote : avoir, c'est être ! Être chaussé, être armé, etc. Il ne s'agit donc pas d'un titre de propriété pécuniaire ou patrimoniale, mais de cet état d'être qui en résulte. L'avoir n'est pas le sac d'or que l'on possède, mais l'état d'être de celui qui possède un sac d'or. Mais pourquoi lui consacrer une étude spécifique ? Saint Thomas nous dit que « l'être se divise en dix prédicaments selon les différents modes d'être » (*Physiques*). A quoi peut donc bien ressembler le type d'être de cet "avoir" ? Ne s'agit-il pas tout simplement d'une sorte de relation comme la paternité ou l'égalité ? Ou d'une action comme l'exercice d'une possession ? Ne devrait-on pas éviter une distinction trop subtile, voire artificielle ? "Avoir" est-il vraiment un être propre, différent de l'être de celui qui possède comme de ce qui est possédé ?

Dans le même passage des *Physiques*, saint Thomas précise que cette catégorie est spécifique à l'homme. « La nature ne pouvait pas avoir attribué à l'homme, comme aux autres animaux, des organes comme les cornes pour se défendre, un cuir épais et pileux pour se protéger, des sabots pour marcher sans se blesser, autant parce qu'ils ne correspondraient pas à la subtilité de son organisme, que du fait de la myriade d'opérations propres à l'être doué de raison, pour lesquelles la nature n'aurait pu fournir assez d'instruments adéquats. Mais au lieu de tout cela, il y a en l'homme la raison, avec laquelle il confectionne des outils en remplacement des attributs dont jouissent les autres animaux. D'où l'existence d'un prédicament spécial appelé avoir », regroupant les états d'être qui ne relèvent pas en propre de la biologie humaine, mais proviennent des artifices avec lesquels l'homme supplée aux faiblesses de sa condition naturelle.

Perdre un avoir engendre un déséquilibre, car la possession s'accompagne toujours d'un sentiment de dépendance psychologique. Depuis la peluche apaisante de l'enfance endormi jusqu'au couvre-chef intemporel du vieillard, sans oublier le maquillage féminin ou la pipe du penseur, l'avoir n'est réel que s'il procure cette sensation de plénitude dont la privation crée au contraire la hantise du manque et de la nudité.

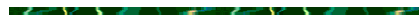
Car l'avoir est propre à l'homme parce que lui seul est un "singe nu", selon le titre, un temps célèbre, du naturaliste et surréaliste anglais Desmond Morris. La nudité provoque spontanément non seulement comme une certaine honte (sentiment très émoussé à notre époque), mais aussi comme une faiblesse devant les agressions de l'environnement physique et humain : peur de tomber malade ou d'être blessé, de souffrir des intempéries, d'être exposé aux dangers du travail ou du combat. Peur d'afficher ses disgrâces physiques. Cette honte et cette peur alimentent une sorte d'angoisse primale de la nudité, et la sophistication de l'habillement, de la parure, de la cosmétique, des cuirasses et des défenses qui revêtent l'homme, est une bonne mesure du développement d'une culture. A l'inverse, mettre de force un être humain à nu, c'est lui arracher le dernier rempart de sa dignité d'homme. C'est commencer de l'asservir et de l'abêtir, car la possession donne l'ultime touche de noblesse à la nature humaine. Avoir, c'est finalement être le produit de la civilisation

qui a porté votre naissance et votre éducation, c'est vouloir épanouir sa dignité d'homme.

Mais l'avoir est aussi fils du péché. Au paradis, « tous deux étaient nus, l'homme et sa femme, et ils n'avaient pas honte l'un devant l'autre ». (Gn 2:25), mais après la faute, « alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus ; ils cousirent des feuilles de figuier et se firent des pagnes ». (Gn 3:7). Pour la première fois, l'homme "eut" quelque chose : un pagne. Et il dut par la suite étendre et capitaliser cet avoir, en raison de l'étrange subversion de la Nature que Dieu opère en même temps qu'Il chasse Adam du paradis. Il condamne le serpent à ramper et à être venimeux. Il suscite chez la femme la convoitise de l'homme et l'oblige à la soumission ainsi qu'à la douleur de ses enfantements. Il astreint l'homme aux travaux et à la peine pour subsister, en affrontant l'hostilité d'une nature et d'une humanité devenues sauvages. Enfin, la mort est entrée dans le monde. L'ordre antérieur est profondément bouleversé et le bien passe désormais par la victoire sur le mal. Nous sommes contraints d'inventer en permanence les moyens d'un bonheur qui n'est plus normal. Et Dieu, conclut la Genèse, « fit à l'homme et à sa femme des tuniques de peau et les en vêtit » (Gn 3:21).

L'avoir est donc la conséquence nécessaire du décalage de la nature des choses et des hommes par rapport au projet originel de Dieu. Mais évidemment Aristote ne pouvait que l'ignorer. Cette catégorie recouvre pour lui tous les efforts du genre humain pour palier une blessure inconnue et parvenir tant bien que mal à quelque chose qui ressemble à de la félicité, sans pouvoir jamais s'expliquer pourquoi il ne l'atteint finalement pas, alors que *rien*, dans la nature n'est absurde.

Sans doute au jardin d'Éden n'y avait-il que neuf catégories !



• Starac' Éthique*

L' éthique varie selon qu'on est en temps de guerre ou de paix. Lors de conflits, l'individu ne compte qu' "autant que possible", mais ne vaut guère dans le coût de la victoire. Même le héros n'est utile que s'il sert la cause commune. Il devient sinon rapidement suspect. La collectivité prime sur la personne et savoir donner sa vie pour elle, est la vertu suprême. Aucun jugement de valeur dans nos propos, mais un simple constat : la guerre est parfois nécessaire et impose des comportements bien différents de la vie dite normale.

Le marketing est un art de la guerre : l'art de conquérir des parts de marché jusqu'à la victoire finale et la disparition ou la vassalisation des concurrents. Un champ de bataille de prédilection est l'Audimat, et ses combattants les plus vaillants, les stars de la chanson populaire. Pour cette guerre, est née, il y a quelques années, une école toute militaire : la "Star Academy". Même le nom est martial !

Derrière l'enceinte d'une luxueuse propriété des environs de Paris, elle confine durant plusieurs mois, de jeunes chanteurs dûment recrutés dans les provinces françaises, et veut les former au métier d'artiste de variété. Il est très éclairant de nous arrêter

* En prévision du lancement de la Star Academy 2006

quelques minutes sur ses pratiques. Voyant le chemin, nous découvrirons le but.

Les candidats sont évidemment retenus pour leur talent de chanteur, mais à condition qu'il soit perfectible, éliminant ainsi tous ceux dont le métier serait déjà affirmé. La beauté physique et la jeunesse entrent également en jeu, non pas de façon absolue, mais en moyenne et à l'exclusion de toute disgrâce. La sélection doit aussi offrir de l'insolite et de l'émouvant : un handicap ou une maladie, une enfance malheureuse, des mœurs sexuelles déviantes, un second talent, des diplômes de valeur ou au contraire une inculture surmontée, etc. Une majorité de filles, sans être l'exclusivité. Tous doivent être "politiquement corrects" dans leurs propos, leur tenue et même leurs excès, sans aucune aspérité, de façon que chaque fan puisse s'identifier et croire à sa propre chance. L'image romantique de l'enfant du pays, d'humble condition mais doué et valeureux, à qui une société-providence offre sa chance. Parmi les autres parties prenantes, remarquons également :

- Les professeurs. Généralement des professionnels reconnus dans leur branche. Mais phénomène tout à fait nouveau, nous assistons à la résurgence victorieuse du statut de "maître". Son autorité est absolue, ses sentences définitives, et l'élève lui voue totale vénération. En échange, le maestro doit offrir un savoir faire rare et inaccessible. Imitation d'un système scolaire colonial fondé sur le pouvoir absolu du savoir.
- Les parrains. D'actuels artistes à succès, surtout des hommes, plutôt sur le retour. Ils représentent l'idéal de réussite dont les concurrents veulent reproduire la carrière. Ce sont des pères, des modèles et des dieux, penchés sur le berceau du petit. Pour eux, néanmoins, décider de participer est un arbitrage difficile en termes d'image. Leur présence va-t-elle accroître leur popularité ou au contraire, les faire basculer définitivement parmi les anciens ?
- Le public. Tous les jeunes et moins jeunes, fascinés par le show-biz. A la fois masse ignorante qu'il faut séduire et juge suprême au verdict sans appel. L'archétype de la souveraineté populaire remettant son bonheur aux mains de l'élite.

L'atmosphère soigneusement entretenue est tout autant symbolique. Tout concourt à l'acquisition de la discipline de fer

voulue par la hiérarchie. Les relations entre élèves se doivent d'être toujours empreintes d'amitié sentimentale, voire d'idylle discrète. Les attitudes corporelles, les mimiques et le langage s'efforceront d'apparaître spontanés et suggestifs par culte de l'authenticité sans apprêt. Les jugements et les critiques seront nécessairement positifs, car autrui a droit à un respect absolu. Pour autant, on encourage fortement l'écoute de soi, de son corps, de ses sentiments et de ses angoisses. L'ambiance de travail et d'effort sera constamment entretenue, les séances d'autocritiques, approfondies et humiliantes à l'occasion. Il s'agit, au total, de créer un groupe d'hommes et de femmes libres et égaux, consacrés corps et âme à leur mission.

Il y a du Platon, du Pétain et du Lénine dans cette République au combat !

Mais l'enjeu est tout autre, car l'ennemi, c'est l'ami ! Tous sont finalement livrés les uns contre les autres, sous les yeux impassibles des professeurs, au gré des émotions versatiles de la foule souveraine. La Star Academy est une école de gladiateurs. Une sorte d'éthique sublime est mobilisée pour l'entre-déchirement docile et souriant des candidats, bras dessus, bras dessous. Au moins les lutteurs des arènes antiques exprimaient-ils leur furie. Ici rien de tel, la mise à mort non sanglante s'exécute dans la retenue, l'amitié, l'admiration, le loisir familial. Pourtant, ne doutons pas qu'en coulisse, les déceptions et les rancœurs sont dramatiques, lorsque l'échec anéantit le premier bonheur d'avoir été choisi, puis tant de mois d'attente et de travail, nombre d'étapes victorieusement franchies les unes après les autres, et enfin, l'espoir de devenir une "star".

Toute la question est là ! Qu'en est-il, au fait, de cet espoir final ? Après cinq années d'activité, l'entreprise présente déjà certaines constantes. On peut en retenir au moins deux : une réussite fulgurante et croissante de l'émission, mais aussi, un oubli quasi complet des compétiteurs, même des vainqueurs, après leur participation. Citons deux chanteuses, dont une maintient difficilement une certaine présence, et l'autre apparaît sporadiquement. Tant de succès ont pourtant vu le jour ailleurs, durant cette période, sans rien devoir à cette académie.

Marketing ! Le vrai but, non avoué, des organisateurs de l'émission (suprême partie prenante, dont l'incognito est soigneusement entretenu), ne fut donc jamais de lancer des

poulains sur la scène, mais de faire de l'audience, et par derrière, de l'argent, grâce à un jeu de massacre "propre" ! Cette machinerie ne se soucie aucunement du sort futur de ses bretteurs, qu'elle dope savamment pour le combat d'un seul jour. Tout vise à plaire au public présent. Le très court terme demeure l'universelle loi d'airain du profit mercantile. Le mirmillon vainqueur des cirques romains, lui, était assuré d'une notoriété durable et de l'aisance matérielle. Rien de tel aujourd'hui. Combien de jeunes talents sont retournés à leur famille, peut-être fiers du souvenir de leur aventure (un noble effort rend toujours heureux), mais enfin aussi vides qu'avant, la déception en plus ?

En éthique, un résultat répété est toujours le signe d'une intention. Aristote l'avait déjà noté, la meilleure stratégie de la tyrannie, pour se maintenir au pouvoir, c'est de simuler la vertu.

• Polarisée ?*

Au Golgotha, le Christ déployé sur la croix, avec Jean et Marie effondrés à ses pieds, semble vouloir embrasser l'humanité entière pour l'emporter, dans une infinie souffrance, vers le Ciel. La croix parle d'elle-même : elle est la brutale rencontre de la verticalité et de l'horizontalité de l'humanité.

Mais il semble qu'aujourd'hui, en Occident du moins, ses deux montants soient devenus de même polarité : ils se repoussent mutuellement et refusent de s'associer. Des chrétiens (nous les dirons verticaux) attachés au sens de la transcendance, soucieux de fidélité au Magistère, assidus à la pratique des sacrements et à l'éthique de leur agir, s'opposent plus ou moins violemment à d'autres (que nous dirons horizontaux), attachés à l'universalité de l'évangélisation, fervents défenseurs de l'amour fraternel, de la solidarité avec les plus pauvres, de la liberté et de la créativité de chacun au service des autres.

Les premiers, chercheurs d'authenticité, restreignent leur société aux seuls milieux qui partagent leurs convictions, tandis que les seconds, au nom de la solidarité, s'ouvrent sans discernement à tous les vents. A force d'autarcie, la consanguinité et la dégénérescence culturelles menacent les "verticaux", tandis

* *Pour surmonter la polarisation de l'Église.* Fr. Th. Radcliff OP - 2006

que les “horizontaux”, par leur vagabondage spirituel, ont l’âme séropositive, mortellement privée de ses défenses immunitaires.

Chacun éprouve plus de répulsion pour l’autre encore que pour l’athée militant qui se réjouit de cette division et sait l’entretenir. Cette aversion mutuelle devient insupportable à l’heure où c’est plutôt la désertification et la sénescence des paroisses qui est le constat majoritaire. Depuis 40 ans qu’on nous annonce un renouveau, nous sommes toujours là, de moins en moins nombreux, accaparés à nous anathématiser mutuellement tandis que le vaisseau semble faire eau de toutes parts. Au moins dans la barque, les apôtres étaient-ils solidaires devant la tempête ! Tous les chrétiens attachés à leur foi devraient s’interroger sur les meilleures façons de surmonter cette polarisation mortelle de l’Église.

Mais ce conflit n’est-il pas de toujours ? Dès l’origine, saint Jacques ne s’en faisait-il pas déjà l’écho ? « A quoi cela sert-il, mes frères, que quelqu’un dise : “J’ai la foi”, s’il n’a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ? Si un frère ou une sœur sont nus, s’ils manquent de leur nourriture quotidienne, et que l’un d’entre vous leur dise : “Allez en paix, chauffez-vous, rassasiez-vous”, sans leur donner ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi cela sert-il ? Ainsi en est-il de la foi : si elle n’a pas les œuvres, elle est tout à fait morte. Au contraire, on dira : “Toi, tu as la foi, et moi, j’ai les œuvres ? Montre-moi ta foi sans les œuvres ; moi, c’est par les œuvres que je te montrerai ma foi” » (2 Jc 14-18). Cependant, à en lire le commentaire de Thomas d’Aquin, qu’on ne se précipite pas à penser que Jacques donne raison aux seconds contre les premiers : « Les œuvres sont dites “mortes” en raison de ce qui leur manque : parce qu’elles n’ont pas cette vie spirituelle qui vient de la charité par laquelle l’âme est unie à Dieu, recevant de Dieu la vie comme le corps la reçoit de l’âme. C’est de cette façon que la foi, sans la charité, est dite “morte”, selon saint Jacques : “La foi sans les œuvres est morte”. C’est aussi de cette façon qu’on appelle mortes toutes les œuvres bonnes par leur genre, qui sont faites sans la charité » (*Somme Théologique*, Ia-IIæ). Saint Thomas, au nom de l’apôtre, renvoie dos à dos la foi morte sans les œuvres, et les œuvres mortes sans l’union à Dieu.

En resterons-nous là, en nous instituant, de facto, tiers observateur impartial et irresponsable, de l’opposition irréductible

entre deux courants également légitimes ? Nous contenterons-nous d'appeler les uns et les autres au dialogue et à la tolérance mutuelle, comme si nous étions nous-mêmes thérapeute du Corps du Christ ? Non, nous sommes partie prenante de sa blessure. Il est des faux balancements qui sont des abandons d'obstacles. C'est encore l'Évangile qui nous donne la réponse : « Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, qui acquittez la dîme de la menthe, du fenouil et du cumin, après avoir négligé les points les plus graves de la Loi, la justice, la miséricorde et la bonne foi ; c'est ceci qu'il fallait pratiquer, sans négliger cela » (Mat 23:23). C'est au pharisien qu'il incombait de pratiquer ceci sans négliger cela, de pratiquer la fraternité sans négliger la loi, ce n'est pas au bon samaritain, à qui la solidarité fraternelle a suffi pour son salut, malgré sa foi erronée. C'est au montant vertical qu'il est demandé de porter l'horizontal.

À nous donc, et non aux autres ! À nous qui avons plus reçu, d'être de "bons" pharisiens et d'inverser notre polarité pour attirer et ne plus repousser. Jean Paul II nous le rappelait : "Il n'y a pas de renouveau sans conversion personnelle".

• Le fantôme de l'Île d'Yeu*

C hôme, 35 heures, délocalisations et fermetures d'usines, mondialisation de l'économie, violences à l'école, insécurité dans les cités, délinquance des mineurs et démission des parents, immigration clandestine, fuite des élites, défense militaire, transfert de la souveraineté nationale. On ne parle plus que de cela dans les dîners électoraux. Un étrange consensus des élus et de la masse émerge de la crise. Chacun a ces trois mots en tête comme la clé d'une véritable révolution. Tout le monde y pense avec insistance et voudrait les entendre prononcer par le plus courageux des candidats. Mais une autocensure gênée plombe la parole du peuple comme de ses représentants, tant leur évocation raturerait soixante années de politique française : "travail, famille, patrie".

C'est, sans conteste, Ségolène Royal qui fait entendre les accents pétainistes les plus symboliques. Jugeons-en : « J'entends ces appels. Je ferai tout pour en être à la hauteur. Je mesure l'honneur qui m'est fait. Je n'en tire aucune gloire personnelle. Seule, je ne peux rien. Avec simplicité. Avec gravité aussi. Oui, j'accepte d'assumer cette mission de conquête pour la France et les épreuves qui vont avec, dont je veux protéger ma famille. Accomplir

* À l'occasion des élections présidentielles de mai 2007

le changement profond espéré, incarner la nation, telle est la tâche qui nous attend » (Discours de Vitrolles, 29 septembre 2006).

A comparer avec : « Français ! A l'appel de Mr le président de la République, j'assume à partir d'aujourd'hui la direction du gouvernement de la France. Sûr de la confiance du peuple tout entier, je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur. Que tous les Français se groupent autour du gouvernement que je préside pendant ces dures épreuves et fassent taire leur angoisse pour n'écouter que leur foi dans le destin de la patrie » (Message radiodiffusé du 17 juin 1940).

Ou encore : « C'est parce que nous avons le courage de regarder la réalité en face que je crois, moi, la gauche plus capable que la droite d'assurer la sécurité des biens et des personnes tout en offrant aux jeunes qui dérapent autre chose que la prison pour les recadrer. C'est l'ordre juste et la sécurité durable » (Discours de Vitrolles).

Avec : « Article premier. La liberté et la dignité de la personne humaine sont des valeurs suprêmes et des biens intangibles. Leur sauvegarde exige de l'État l'ordre et la justice, et des citoyens la discipline » (projet de constitution, Maréchal Pétain, 1943). Ce rapprochement permet de rappeler incidemment que Pétain fut, dans l'intimité, un esprit laïc plutôt de gauche (tout comme Chirac, exactement à l'inverse de Mitterrand qui fut mystique et ... "pétainiste" !).

Saint Thomas eut-il quelque chose à ajouter ? Dans la société antique et médiévale, on distinguait entre les communautés naturelles, héritées à la naissance – la famille d'un côté, et de l'autre la cité ou le royaume – et toutes sortes de collectivités conventionnelles – professionnelles, culturelles, militaires ou autres – fondées par la liberté humaine. Famille et travail étaient confondus en une même sphère économique (*oikos* = maison), intermédiaire entre l'individu et le pouvoir politique.

Thomas d'Aquin serait surpris d'entendre le bruit fait aujourd'hui autour du travail, ponctué d'un silence total sur la famille, lui pour qui le succès du premier dépend étroitement de l'épanouissement de la seconde. La vie domestique est tout autant le berceau où s'acquièrent les valeurs adultes, que la raison suffisante pour s'acharner à gagner correctement sa vie. Il serait très étonné de voir combien nous nous efforçons de palier les maux engendrés par le délitement programmé du droit conjugal,

avec des artifices comme transformer nos écoles en orphelinats de jour, abritant l'enfant toute l'année de 7h à 19h, dès l'âge de deux ans. Ou confier aux instituteurs, voire aux militaires, la responsabilité de l'éducation humaine des jeunes, naturellement dévolue aux parents. Ainsi, l'enseignement de la morale, honni dans un passé encore récent, n'est jamais aussi présent sur les bancs de l'école : vie en société, sexualité, violence et respect, tabac, etc. Ou encore interdire le regroupement familial aux immigrés présents sur notre sol, quand on sait combien le sens de la famille est la valeur structurante de tant de peuples pauvres. Ou bien rendre les mineurs pénalement responsables, puisque la collectivité se montre finalement impuissante à les éduquer. Ou enfin, autoriser l'adoption par des homosexuels, au mépris insultant de couples normaux en souffrance, à qui on exige de longues années d'épreuves et de tests avant de daigner leur confier un enfant abandonné. Toutes ces jambes de bois continueront de porter leur stérilité dans le désarroi. Solidarité, respect d'autrui, sens du partage, sont au cœur de l'ordre familial naturel ; seule cette communauté du sang pourra en enrichir la société. Il est vrai que la plupart de nos dirigeants entretiennent personnellement une vie sexuelle pour le moins élastique et reconnaître cette priorité serait pour eux une auto-accusation insupportable. Voilà pourquoi tous se taisent et feignent de croire à leurs subterfuges.

Autre incompréhension : la soudaine vogue de la laïcité. Saint Thomas fut certainement le premier théoricien de la séparation des pouvoirs religieux et civil. Mais l'idée de vider les affaires temporelles de la présence du divin lui serait insupportable. Dieu n'est pas une option libre. Il peut s'avérer, au gré des circonstances, imprudent de privilégier telle ou telle religion dans une société pluraliste, mais la reconnaissance unanime d'une dette envers la Transcendance précède toute confession particulière. L'existence de Dieu et Sa paternité sur toutes choses sont une certitude rationnelle universelle et non pas le privilège de telle ou telle révélation privée. Autant un agnosticisme conscient de son ignorance et de ses doutes mérite respect, autant l'athéisme militant est, avec ses pompes, un déni de vérité fauteur de désordre social grave. Loin de représenter l'expression d'une neutralité scrupuleuse, il est le fer de lance de l'anti-religion. Une sorte de cléricalisme noir. En appeler à la

Providence dans la Constitution et dans les actes politiques n'est pas verser dans une quelconque théocratie, mais pratiquer une laïcité positive, valorisant la dignité spirituelle de la nature humaine. Évoquer Dieu dans les décisions d'État, c'est tenter de placer l'exigence au-delà des intérêts partisans et des combinaisons machiavéliques ; c'est essayer de poursuivre le bien commun dans la concorde, au confluent des oppositions légitimes. Mais hélas, les candidats catholiques avoués eux-mêmes, ont décidé de laisser leurs convictions sous le boisseau.

Au fond, notre devise serait plutôt : "Dieu, famille, patrie". Sans doute les temps ne sont-ils pas encore mûrs. Peut-être s'en éloignent-ils avec constance. Pourtant, sous l'eau du miroir, ces valeurs resplendissent dans toutes les détresses que nos civilisations cultivent avec secret. Admettons donc que dans la situation présente, "travail, école, nation" soit le triptyque le plus symbolique des discours actuels et constitue tout de même un progrès. Mais quels que soient les résultats des prochaines élections, il y a tout lieu de penser que l'ombre du Maréchal et de sa Révolution nationale hanteront les ors de l'Élysée.

• Commencer en philosophie ?

Nous connaissons l'insistance d'Aristote et de Thomas d'Aquin sur la nécessité d'opter pour un bon point de départ. Une erreur à son sujet, et tous les développements à venir seront faussés dans l'œuf. « Même une petite déviation à l'entrée, par rapport à la vérité, devient dix mille fois plus grande au fur et à mesure qu'on avance. Le principe est plus important par sa potentialité que par sa taille ; c'est pourquoi ce qui à l'origine, est petit devient à la fin énorme » (*Traité du Ciel*). Ce que cherche à obtenir le Philosophe, c'est par-dessus tout la certitude. Tel est l'objectif premier de la science : « En science, nous ne cherchons pas n'importe quelle connaissance, mais un savoir certain » (*Commentaire des Physiques*). Or il existe une proportion inverse entre certitude et élévation. Plus l'objet d'étude est pointu, moins les conclusions à son sujet sont assurées. « Aussi considérons-nous que l'acte scientifique le plus noble est celui qui porte sur l'objet le plus élevé, ou, du côté de la méthode, celui qui offre la plus grande certitude. La classification des sciences se fait donc selon l'élévation de l'objet ou selon la rigueur de la méthode. Mais cela varie beaucoup avec chacune : les unes, quoique plus certaines, ont un objet moins noble, tandis que c'est l'inverse pour d'autres. Les premières sont nobles par leur valeur scientifique, alors que les secondes le sont par leur être substantiel » (*Commentaire du Traité de l'âme*). C'est pourquoi, le point de

départ de la philosophie, qui ne se veut aucunement le plus éminent, se doit d'être le plus général, le plus englobant, le plus immédiat et le plus banal, car ce sera aussi le plus certain.

Nous devons donc commencer par ce qui nous est chronologiquement le plus connu dans tous les cas : l'être sensible extérieur, c'est-à-dire l'être naturel. « Notre connaissance progresse de façon innée du plus connu de nous vers le plus connu par nature. Le principe de notre connaissance vient donc des sensibles qui sont matériels et intelligibles en puissance » (*Commentaire des Physiques*).

Si le choix du point de départ est tellement important, nous pourrions nous demander pourquoi ne pas débiter par l'objet artificiel, qui paraît être le plus connaissable pour l'homme, puisqu'il en est l'auteur et le maître ? La raison essentielle pour laquelle nous ne pouvons nous fonder sur lui est qu'il n'est pas premier. L'être artificiel dépend dans sa réalisation du matériau naturel à partir duquel il est élaboré. L'artefact provient du travail sur la nature et il faut soigneusement connaître cette dernière avant de pouvoir bien fabriquer. Pourtant, il est vrai, Aristote se servira souvent de l'analogie avec l'objet artificiel pour illustrer sa pensée sur l'être naturel, en raison, expliquera-t-il, d'une réelle filiation. À notre époque de sophistication technique envahissante, où l'expérience de la nature chez le citadin se réduit parfois aux platanes malades, aux pigeons dégénérés et aux rats contagieux, où ce même pigeon paraît bien insignifiant en comparaison de l'Airbus qui déchire son ciel quotidien, nous touchons peut-être là une des difficultés culturelles majeures pour comprendre la démarche d'Aristote et de ses devanciers. Une des raisons pour lesquelles la spéculation est abandonnée au profit de l'efficacité.

Ou bien, pourquoi ne pas entamer par le nombre et les mathématiques, qui semblent la science certaine par excellence et la rationalité la plus ancienne qui soit ? Déjà, la Bible affirme que Dieu « a tout disposé avec mesure, nombre et poids » (Sg 11:20). Ce fut aussi l'option de Pythagore, inspirateur de Platon. Beaucoup de mathématiciens contemporains, dûment médaillés, sont pareillement persuadés que tout est nombre. Mais avec l'être mathématique, nous sommes de plain-pied dans l'élaboration intellectuelle et l'abstraction. Il n'est pas chronologiquement

premier par rapport à l'expérience sensible. C'est encore plus vrai de la théorie platonicienne des idées.

Ou encore, pourquoi pas l'être humain lui-même, qui paraît bien être véritablement ce qu'il y a de plus connaissable pour nous, puisque nous le sommes ? Cela ne fut-il pas le choix de Socrate, que l'on redécouvre chez nombre de modernes et de contemporains, de Descartes à Michel Henry ? « En raison de l'opinion, répandue à son époque, qu'il ne pouvait y avoir de science du sensible, Socrate, qui fut le maître de Platon et disciple d'Archélaos, lui-même élève d'Anaxagore, ne voulut point scruter le monde de la nature, mais décida de ne s'intéresser qu'aux questions morales » (*Commentaire de la Métaphysique*). Il existe une vraie tentation de définir la philosophie comme "la science de l'homme". Depuis Heidegger, mais déjà avec Kant, la métaphysique est mise sous la gouverne de l'éthique, qui ne concerne que l'humain. Ajoutons qu'avec le développement de la civilisation occidentale, de l'urbanisation démesurée et de la technicité omniprésente, la notion de "nature" tend à disparaître au rythme des défoliants et des manipulations génétiques. Seule une série de catastrophes écologiques – fort probable, et d'ailleurs n'a-t-elle pas déjà commencé ? – pourrait nous sortir de notre sommeil dogmatique actuel. En attendant, l'homme paraît bien demeurer le dernier objet spéculatif, c'est-à-dire celui qui échappe encore au pouvoir de l'homme – du moins voudrions-nous maintenir ce principe pour ne plus sombrer dans les totalitarismes à charniers du XX^e siècle. Ricœur ou Levinas sont les deux grands exemples récents de cette tendance. La philosophie doit savoir, selon eux, se suffire de l'éthique, et abandonner aux sciences positives le champ libre pour tout le reste.

Mais il nous faut porter universellement notre considération sur toute la nature et ne pas l'enfermer dans les limites d'un seul de ses représentants, fût-il le plus noble, le plus accessible et évidemment, le plus passionnant pour nous. Déjà, Aristote reprochait à ses contemporains platoniciens de limiter l'étude de l'âme à l'être humain, sans l'étendre à tout ce qui est susceptible d'animation, au risque de se priver de l'essentiel de cette notion. « C'est qu'aujourd'hui, ceux qui parlent de l'âme et enquêtent à son sujet, ont l'air de faire porter leur examen sur la seule âme humaine. Or il faut bien se garder de laisser dans l'ombre la question suivante : est-ce que la définition de l'âme est unique et

exprime l'animé, ou bien y a-t-il, de chaque âme, une définition différente, une pour le cheval, une pour le chien, une pour l'homme, une pour le dieu ? » (*Traité de l'Âme*)

C'est donc bien l'être naturel sous l'aspect où il percute d'abord notre sensibilité – donc l'être sensible – qui sera notre point d'entrée en philosophie. Or la connaissance la plus prochaine du débutant, la plus évidente, la plus certaine mais aussi la moins détaillée au commencement, c'est celle de la nature qui l'entoure, qu'il voit, qu'il respire, qu'il admire, et dont il se sait membre, particulièrement au cœur de cette Grèce antique et méditerranéenne où l'Univers savait être fascinant, de jour comme de nuit, sur terre, sur mer et au sommet des montagnes. L'anthropocentrisme et l'utilitarisme sont des philosophies de plates glèbes, de brumes citadines et de froid ; l'universelle mathesis, une conception d'intellectuels en chambre (ou en caverne, ou en "poêle"). Les *Leçons sur la nature* d'Aristote sont le porche de la sagesse humaine. Or « Même une petite déviation à l'entrée, par rapport à la vérité, devient dix mille fois plus grande au fur et à mesure qu'on avance... »

• Évolution

*P*ériodiquement, comme un anniversaire, les revues scientifiques offrent un numéro spécial sur l'état de la théorie de l'Évolution*. Il s'agit toujours, en gros, de proclamer l'évacuation définitive de l'idée de finalité et d'affirmer la capacité de la sélection par le hasard à répondre à toutes les incompréhensions. Avec, depuis deux siècles, une insistance qui pourrait faire croire que les savants eux-mêmes redoutent encore secrètement la démonstration contraire.

Il faut reconnaître que le monde scientifique anglo-saxon est particulièrement sur la brèche (les savants latins n'ont pas les mêmes soucis ; question de culture). Ils assistent, d'un côté, à l'apparition et au succès envahissant de mouvements fondamentalistes, autoproclamés "créationnistes", qui prônent la fixité immuable des espèces dès leur création, entre autres dogmes propres à rendre fou un rationaliste. Ils sont confrontés, de l'autre, aux thèses du "dessein intelligent" qui remet au premier plan l'origine spirituelle du monde vivant et la finalité intrinsèque de son évolution vers l'homme et l'intelligence, selon les principes de l'"anthropie".

Pour à la fois réfuter les thèses et répondre aux objections, le courant évolutionniste en vient à se partager assez radicalement

* *La Recherche* n° 27 de mai-juin 2007

en deux. A gauche, ceux qui reconnaissent un progrès évolutif dans la complexification croissante des espèces animales, au gré des modifications génétiques, et à droite, les tenants d'un catastrophisme originel à la source de toute apparition de spécimens nouveaux. Dans les deux hypothèses évidemment, seul le hasard est au principe des changements. Mais chacune – à son corps défendant – finit par apparaître, malgré tout, comme la transposition profane d'explications aux accents étrangement religieux. La première vénère la sélection naturelle comme une sorte de Providence matérielle tandis que la seconde se voudrait un Créationnisme physique à répétition.

Si l'on devait donner un point commun à tous ces courants scientifiques, comme d'ailleurs à leurs contradicteurs, c'est le plus souvent leur indigence quasi désertique en matière de réflexion sur la réalité du hasard. Même Monod, qui reste un maître, et l'un des rares à avoir osé aborder de front la question, même lui est d'une platitude et d'une bizarrerie désarmantes sur ce sujet. Il n'y eut guère, dans toute l'histoire de la pensée humaine, d'analyse plus approfondie du hasard que celle d'Aristote dans ses *Physiques*.

Celle-ci demeure d'une actualité sans concurrence. Le hasard fait partie des "causes obscures", c'est-à-dire réelles, mais non pas normales. Il se greffe sur une cause naturelle, mais pour produire un effet étranger au déterminisme de celle-ci, en fonction des circonstances qui se présentent. Autrement dit, sans nier en aucune manière l'existence et l'influence du hasard dans la nature, celui-ci n'est jamais premier, mais toujours attaché à un déterminisme qu'il incurve. Il n'y a pas de phénomène aléatoire en l'absence d'une cause préorientée vers un effet précis, dont dépend étroitement l'issue d'une intervention fortuite. Le hasard ne saurait donc en aucun cas être "principe". Il n'a d'autre latitude que celles accordées par les potentialités de la nature qui le porte. Qui dit hasard dit nécessairement finalité ("téléonomie", préféreront certains).

Puis saint Thomas, commentant Aristote, ajoute : « Hasard et fortune paraissent à certains des causes impénétrables à l'intellect humain, mais comme une réalité divine surpassant les hommes. Cette opinion contient une racine de vérité, mais ses tenants ne font pas bon usage du terme "fortune". Le fortuit et le casuel, bien qu'étrangers à l'intention de causes inférieures,

peuvent cependant se rapporter à une cause ordonnatrice supérieure. Par rapport à elle, on ne peut plus parler de fortuit ni de casuel, et cette cause ne peut donc pas se nommer fortune » (*Physiques*). Autrement dit, l'observation est juste, mais le mot "fortune", inadéquat ... "Sélection par le hasard" l'est-il moins ?

Le philosophe dialoguant avec les évolutionnistes, a quelque chose de saint Paul au forum d'Athènes : « Évolutionnistes, à tous égards vous êtes, je le vois, les plus savants des hommes. Parcourant en effet votre science et considérant vos théories sacrées, j'ai trouvé jusqu'à un axiome avec l'inscription : "Au hasard principe" [véritable Dieu inconnu]. Eh bien ! ce que vous adorez sans le connaître, je viens, moi, vous l'annoncer ». Tout le suspense réside dans la réponse. Sera-t-elle également comparable au récit des *Actes des apôtres* ? « A ces mots, les uns se moquaient, les autres disaient : "Nous t'entendrons là-dessus une autre fois" ».

• Matière à penser*

Nous avons tous en tête le nom d'hommes d'entreprise, de politiques, d'intellectuels ou de soldats, dont la vie, fondée sur les valeurs de ce monde, suscite en nous une réelle admiration comme l'envie de les imiter. Les exigences de réussite dans la vie profane nous sont un bienfait. Elles nous offrent l'occasion de développer de fortes vertus de perspicacité, d'autorité, de courage, de sens des autres, etc. Oui, le monde est porteur de perfections humaines ; oui, la poursuite de l'argent, du succès, du pouvoir et du savoir, forge des caractères dignes de respect. Nos écoles supérieures se donnent la mission d'inculquer cette éthique profane à leurs lauréats, tout en leur dispensant une compétence technique, car c'est ce que nous exigeons de l'élite des corps sociaux.

Or le propre d'une vertu exercée à un niveau d'excellence, c'est qu'elle nous rend heureux, épanoui et comblé. Nombre de grands leaders de notre temps sont des personnes de valeur, qui reçoivent légitimement de leur action, toute l'estime de soi à laquelle ils aspirent. La perspective d'un autre monde, d'une autre façon de vivre, d'autres priorités, leur semble non seulement utopique, mais encore dangereuse et condamnable. Ils n'éprouvent aucun besoin de puiser à d'autres sources, et s'en méfient grandement.

* Nouvelle collection *Matières à penser*. Éditions MAME - 2007

C'est du moins ce qui apparaît. Dans la Samaritaine, à qui Jésus demande à boire, Thomas d'Aquin voit l'incarnation de cette sagesse naturelle. L'eau qu'elle remonte du fond obscur du puits, symbolise sa philosophie terrestre, faite de réalisme enraciné. Ses cinq maris, plus le sixième, sont la somme de toutes les intuitions et calculs, de tous les combats et de toutes les leçons d'expérience, que cette femme a puisés profond pour gouverner sa vie. Aussi reproche-t-elle à Jésus : « Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond. D'où l'as-tu donc, l'eau vive ? Es-tu plus grand, toi, que notre père Jacob ? », car pour elle, l'existence est faite de certitudes imprescriptibles : qui n'a pas fait l'effort d'acquérir les moyens de puiser, ne mérite pas de boire. Elle ne comprend pas les paroles du Christ et demeure sceptique, puisque sa situation actuelle lui donne satisfaction et la rend incapable d'envisager qu'il puisse en aller autrement de la condition humaine. Pareille attitude est fréquente de la part de hauts responsables temporels débattant de sujets spirituels. Sans nécessairement railler, ils ne comprennent ni n'approuvent. Leur rejet est généralement sans appel. C'est alors une angoissante remise en cause, pour nous, croyants convaincus, de nous montrer incapables de toucher ce genre de personnages que pourtant nous admirons.

Le Christ lui demande : « va ! appelle ton mari », c'est-à-dire « viens prendre le temps de réfléchir avec moi en vérité, et cesse d'agir par impulsions », car l'homme est traditionnellement l'image de la raison, tandis que la femme est celle du cœur. Thomas d'Aquin admire l'habileté de la réponse : « je n'ai pas de mari ! » La Samaritaine ne ment pas ! Et pourtant elle insinue tout autre chose que la vérité, car elle continue de tester son interlocuteur et persiste à taire ses échecs et ses faiblesses. C'est alors que le bouleversement s'opère : « tu as bien dit : “Je n'ai pas de mari”, car tu en as eu cinq ... », qui sont autant d'arrangements pour tirer avantage des occasions, « ... et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari ... », c'est un esprit faussé, qui cherche à se justifier davantage par des sophismes qu'avec de véritables arguments, « ... en cela, tu as dit vrai ». Le Christ a posé le doigt sur son mal secret. La Samaritaine, mise en face de sa vérité essentielle, juge en un éclair le fil tortueux de sa vie, et rend les armes devant celui qu'elle regarde tout à coup comme le seul être capable de la sauver de sa situation : « Seigneur, je vois que tu es un prophète ». Bien plus, elle se fait elle-même

annonciatrice de son retournement : « Venez et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-Il pas le Christ ? »

Heureux, l'homme d'affaire ou le grand capitaine qui, attablé avec un serviteur de Dieu, s'entend soudain dénoncer intérieurement "tout ce qu'il a fait", tous ses stratagèmes et toutes ses compromissions secrètes, qu'il est seul à connaître et qu'il protège derrière sa façade impeccable, sans jamais mentir. Le plus souvent, l'auteur de cette révolution est parfaitement ignorant de ce qui se joue devant ses yeux. Il n'imagine pas un instant qu'en prenant le temps de discuter gratuitement des vérités supérieures qui ont fondé sa vie, il opère un ébranlement définitif au tréfonds de celui qui, peu de temps auparavant, le déconsidérerait et l'éprouvait pour le faire chuter. L'eau souterraine fait place à l'eau vive, que verse sans le savoir le prophète de Dieu. L'homme du monde abandonne au pied de la margelle, la cruche emplie de la totalité de ses préoccupations temporelles, et se fait le héraut de la réussite céleste. Ses valeurs profanes ne sont pas abolies, mais converties et confirmées.

"Appeler son mari", et "s'entendre dire tout ce que l'on a fait", autrement dit, se donner le temps de réfléchir sereinement, voilà l'objectif poursuivi par la nouvelle collection philosophique *Matières à penser*, aux éditions EDIFA-MAME. Dirigée par Michel Boyancé, doyen des Facultés Libres de Philosophie et de Psychologie (dite IPC). Elle veut philosopher gratuitement avec les esprits non philosophes, en parlant, dans leur langage, de leurs préoccupations. Le design des jaquettes, la qualité du papier, l'impression bicolore, le bref résumé en clôture de chaque chapitre, offrent une allure à la fois dynamique et riche, à mille lieues de l'austérité que l'on craindrait pour de tels sujets. Puisse cette collection canaliser les vertus temporelles de ses lecteurs vers leur véritable destinée, grâce à la simple méditation de la vérité ! Elle aura accompli sa mission.

• Face à l'ennemi

La fuite éperdue d'une armée en déroute ! Voilà ce qu'évoque pour Aristote (à la fin de son traité sur la démonstration) le flot des impressions sensibles tout au long de notre vie éveillée. Sur le champ de bataille, la panique et le désordre envahissent l'esprit des soldats submergés par l'adversaire. C'est chacun pour soi dans les stratagèmes de survie. De façon analogue, nos impulsions sensorielles sont d'abord d'un égoïsme foncièrement intéressé. Même les animaux les plus sociaux ont leur sauvegarde propre pour objectif. L'enjeu n'est autre que de flairer, de voir et de saisir la proie convoitée ou le repaire protecteur. Toute l'activité de nos sens est d'abord dédiée à l'utilitarisme vital, et la peur de la mort exacerbe leurs performances chez le chasseur comme chez le gibier. Commencer à réfléchir, c'est commencer à perdre la piste ; c'est commencer à mourir.

Soudain, poursuit le Philosophe, un soldat s'arrête et se retourne pour faire face. Admirens ce premier. Attitude normale, puisque c'est la nature du soldat d'affronter l'ennemi, et pourtant décision héroïque, car l'homme sait qu'il met sa vie en grand danger. Le premier "retour sur image" que nous risquons dans notre fuite en avant quotidienne, est de même qualité. Quoi de plus nécessaire pour un être raisonnable, mais quoi de plus angoissant, que d'oser une fois se détacher des impératifs vitaux ? Notre intelligence est faite pour contempler dans le repos.

Toutefois, les exigences mondaines qui l'assiègent, l'en détournent au point de lui faire oublier et même renier sa raison d'être. Attention cependant ! oser cette halte inaugurale nous introduit dans une dynamique nouvelle non moins impérieuse : nous ne subissons plus comme l'animal les impressions au fil de l'eau mais nous nous installons pour observer. Nous commençons alors à nommer ce que nous voyons, à le détailler et à le mémoriser, sans aucune intention pragmatique. Juste pour le connaître. Comme l'hoplite se retourne non plus pour sauver sa vie, mais juste pour se battre.

Le soldat d'Aristote fait école : un autre, encouragé par son exemple, s'arrête à ses côtés et ressort les armes ; puis un autre et un autre encore. Un contre-courant vient de sourdre et avec lui, la force du nombre. Encore fragile, le groupe peut déjà s'organiser. Il en va de même de la vie intellectuelle. En multipliant les observations, l'être humain peut comparer, différencier, classer. Il demeure toujours dans le concret de ce qui lui apparaît, mais se forge progressivement une sagesse réaliste qui fait sa force. Même certains spécimens d'animaux âgés en présentent des traces : on ne prend pas deux fois un vieux loup au même piège. L'accumulation réfléchie d'observations capitalisées nous permet d'apprécier la constance qui relie différents phénomènes entre eux. C'est la longue sédimentation de nos jugements concrets que nous appelons l'expérience humaine.

À partir de combien de fuyards retournés, le groupe reforme-t-il un contingent en ordre de bataille ? Difficile à estimer. Un nombre minimum, une volonté commune et quelques structures fondamentales suffisent à transformer une bande en armée. En franchissant ce palier, ils peuvent redéployer une stratégie d'ensemble et décupler leur efficacité grâce à leur unité recouvrée. L'analogie est claire : en hiérarchisant et en désenclavant ses expériences, notre intelligence prend assez rapidement de la hauteur par rapport aux sensations concrètes et aux constats factuels. Elle devient apte à porter des jugements universels et abstraits sans devoir nécessairement passer en revue tous les cas possibles. Les règles de l'art sont dès lors établies et le guérisseur devient médecin, le bâtisseur architecte, l'arpenteur géomètre, le scribe écrivain, et l'expert savant.

Le courage de ne plus subir, le détachement des nécessités pratiques et le souci d'une vision globale intronisent l'art et la

science au cœur de notre vie. Nous guidant désormais sur l'intelligence des principes universels que nous avons induits des réalités concrètes, nous avons reconquis notre liberté contre l'incessante pression des images et des appétits qui asservissent l'existence sauvage.



• Les anciens comme les modernes

Achevé la lecture de *Darwin, le hasard et Dieu*^{*}, du biologiste et directeur honoraire à l'École pratique des Hautes Études, Michel Delsol. Déplorable à 99 % ! Après tant d'autres depuis des siècles, mais voulant l'annoncer comme une brûlante nouveauté, il affirme sans preuve ni complexe que la vie est un processus strictement physico-chimique dont la synthèse en laboratoire est pour demain, que l'humanité n'est qu'une dégénérescence simiesque accidentelle, que la pensée est une sécrétion cérébelleuse produite par l'homme et bien d'autres animaux, que tout est, de toute façon, déterminé dans nos chromosomes dès le départ, avec quelques autres poncifs éculés de cet acabit.

On se prend à imaginer, en l'auteur, une survivance fossile de l'ère primaire du laïcisme et du scientisme, au côté des squelettes de Vaucanson et de La Mettrie. Même Monod gît en des couches géologiques moins profondes. On zapperait volontiers, avec un soupir apitoyé eu égard au grand âge du savant si, hélas, ce dernier ne s'était placé sous les auspices du catholicisme et du thomisme, le tout pré- et post-facé par un frère dominicain pour caution. Quelle malédiction s'acharne ainsi à pervertir la pensée chrétienne par ceux-là mêmes qui se veulent

* Vrin, 2007

ses représentants les meilleurs ? Dieu merci, émerge toutefois le 1 % génial : la vision du hasard que Delsol développe, et qui rachète de beaucoup de choses. Mais elle lui vaudra très certainement les foudres de la communauté scientifique, cette fois : trop proche de l'idéologie finaliste ! A trop s'asseoir entre deux chaises, on tombe souvent les deux fesses par terre.

Aristote reproche fréquemment à ses anciens devanciers leur pesanteur matérialiste. Ils ne surent, dit-il, percevoir la cause formelle. Or nous pouvons détacher une vision antique du monde très proche de la science actuelle. Ces anciens veulent expliquer tous les phénomènes par des principes matériels ; soit une substance commune au fond des choses, soit un jeu de particules élémentaires. La diversité des êtres résulte du hasard d'agencements purement accidentels ; elle aurait pu être tout autre. Il n'existe pas de nature à proprement parler, ni de véritable génération, ni de mort totale. Tout n'est que modifications plus ou moins profondes de la structure matérielle du réel ; un processus physico-chimique, dirait-on aujourd'hui. C'est d'ailleurs cette seule structure matérielle qui rend raison du déterminisme dans les changements naturels. Le matérialisme était déjà, en ces temps anciens, un impératif méthodologique a priori de la science, tout comme à l'époque la plus moderne.

L'âme humaine est aussi, pour eux, purement biologique et c'est son homogénéité avec les choses qui lui permet de connaître. Elle comprend le rouge parce qu'elle rougit et la pierre parce qu'elle se pétrifie. Il n'existe donc pas de réelle différence entre la perception, l'imagination, la mémoire, la conscience de soi et l'intelligence ; juste les degrés d'une même faculté organique. Cette explication somatisée de la connaissance n'est pas différente de la pensée conçue comme une hormone cérébrale. C'est, quelques 27 siècles à l'avance, précisément la position de Delsol.

Aristote réitère volontiers cette autre critique : les anciens n'ont pas su distinguer entre imagination et intelligence. Nous en sommes très exactement là avec les neurosciences, avec Changeux ou Delsol. Ils ne savent pas distinguer entre imagination et intelligence. Reconnaissons que cette distinction est infiniment plus délicate qu'il n'y paraît. Reconnaissons que les fantastiques avancées des neurosciences ont fait exploser la portée des propos d'Aristote sur l'imagination, et ont confirmé

l'importance primordiale de ce pouvoir protéiforme dans la vie humaine et animale. La performance des cellules grises, au fur et à mesure où elle se nourrit des rencontres et des observations répétées, peut offrir, chez des spécimens particulièrement doués, une complexité de réponses assez incroyable à première vue. Les livres d'éthologie fourmillent d'histoires de singes manieurs d'outils, de chimpanzés dialecticiens, d'éléphants coquets ou de rats labyrinthophiles.

Seul l'homme pourtant, a su faire croître en exponentielle cette puissance formidable, au point d'être l'auteur d'immenses civilisations techniques, artistiques et éthiques, tout à fait incommensurables avec les réalisations les plus évoluées des autres animaux. Ses facultés d'organisation, de découverte et d'invention semblent ne connaître d'autre limite que celle du temps nécessaire à leur progrès. Et tout cela, disons-le clairement avec Aristote et Thomas d'Aquin, eut été absolument impossible sans un cerveau, organe de l'imagination, dont la biologie des plus élaborée supporte chaque acte, chaque observation, chaque rapprochement créateur. Les avancées de l'IRM suffisent à en persuader. Oui, nous devons hautement revaloriser l'admiration due à l'imagination ; oui, les développements actuels de la science nous y aident grandement. Quelle nécessité, par conséquent, d'ajouter une faculté distincte supplémentaire qu'on nommerait intelligence ?

Voici la réponse de nos auteurs : « Certains, comme les anciens ne discernant pas entre sens et intellect, pourraient croire que seule la perception ou la mémoire des singuliers suffit à la connaissance intellectuelle. Mais il faut supposer à l'âme une nature telle qu'elle soit susceptible de connaissance universelle » (*Commentaire des Seconds Analytiques*). L'imagination, animale ou humaine, ne quitte jamais le concret singulier matériel, daté et signé, même dans ses schémas les plus épurés ; jamais ! Or l'homme expérimente qu'il est capable d'abstractions totales. Certes, à la lecture, un mot comme "chimie" nous est donné dans sa singularité graphique, mais sa signification est universelle. Il ne renvoie nullement à l'une ou l'autre expérience dûment étalonnée, mais bien à toutes en général et à aucune en particulier. Il veut signifier "ce qu'est la chimie" dans l'abstrait et l'absolu, indépendamment des laboratoires, des époques et des personnes. Avoir l'intelligence de ce terme n'appelle donc absolument rien d'autre qu'un simple acte de compréhension universelle ; ni

sentiment, ni geste, ni sonorité, ni évocation, ni dessin, ni rien de concret comme l'exigerait l'imagination. Comprendre est un pur acte immatériel et apathique. Ce que Delsol n'a pas vu, bien qu'il le pratique assidûment.

Il existe donc chez l'homme, une opération immatérielle, dont la "sécrétion" n'est le fait d'aucun organe. Et Aristote de préciser qu'on doit lui supposer une faculté en conséquence, c'est-à-dire immatérielle : une intelligence spirituelle, au sein même de cette âme qui imagine, sent, désire et bouge. Voilà précisément le point de jonction scientifique entre le spiritualisme le plus élevé et la biologie la plus charnelle. C'est pourquoi l'humain ne saurait être un singe dévoyé ; c'est pourquoi ses œuvres surpassent infiniment les plus étonnantes des adaptations animales. Quelque chose en lui, échappe depuis le début et pour toujours, à l'évolution naturelle. Même chez Delsol.

• La voie vers la métaphysique

Les huit livres des Physiques d'Aristote sont entièrement tendus vers la démonstration d'une cause première à tout l'Univers. Toutefois, le physicien ne peut parvenir à en formuler qu'une approche négative : cette cause n'est pas comme sont les êtres naturels dont on a l'expérience ; cet être premier est non-mobile, non-corporel, non-perceptible, non-déficient, non-terminé, non-localisé, non-temporalisé, non-continu, non-divisible, etc., selon les divers champs communs d'investigation de la physique. Mais quel est-il positivement ? Le philosophe est contraint d'achever sa recherche devant un trou béant.

Aussi l'intelligence, au terme de ce travail, n'est désormais animée que d'un seul désir dont rien ne pourra la détourner : Quelle nouvelle voie défricher pour appréhender l'identité de cet être primordial, dont on a conclu à l'existence certaine, mais dont on ne peut dire, par le chemin suivi jusqu'à présent, ce qu'il est en lui-même. En bonne logique aristotélicienne, il s'agit de passer de l'"an est ?" (existe-t-il ?) au "quid est ?" (quel est-il ?). C'est cette recherche qu'on nommera *Métaphysique*, et qu'Aristote appelle *Philosophie première* ou *Théologie*.

Pourtant, nous nous heurtons tout de suite à un obstacle génétique majeur : l'objet propre de notre connaissance est l'être tangible dans une observation ou une expérience. Notre intelligence ne peut se nourrir que de la sensation visuelle, tactile

ou auditive des phénomènes. Nous ne disposons d'absolument aucun autre moyen naturel d'accès direct au réel. Existera-t-il, dès lors, un passage pour atteindre l'essence de cet être imperceptible par essence, et qui fait pourtant l'objet de toute notre tension intellectuelle ? Pourrons-nous nous fonder sur ce que nous savons de l'être naturel, afin de formuler – mutatis mutandis – quelque chose de parallèle sur l'être premier ? Saurons-nous nous appuyer sur le fait que l'un et l'autre sont substances, même s'ils le sont différemment, pour parvenir à définir la substance première ?

À ce moment de la réflexion, le naturaliste ne peut manquer d'évoquer un illustre précédent : les mathématiques. Une sphère géométrique n'est au fond rien d'autre qu'une boule de quille, mais sans hêtre, ni poids, ni aspérités, ni sonorité, ni déformation au choc, ni vieillissement. Bref un être purement imaginaire sans l'apparence de la matière. Pourtant, l'objet mathématique ne parvient pas à se séparer totalement des contraintes matérielles, puisqu'il conserve encore volume et figure. Sans être donc la solution recherchée, cette science est une source d'inspiration pour le physicien dans sa quête métaphysique ; elle provoque le déclic qui lui fera croire qu'existe une voie. C'est pourquoi Aristote ne la négligera jamais, même s'il ne lui accorde pas autant d'importance quantitative dans ses travaux. Il lui reconnaît pour cette raison le statut de science intermédiaire entre les disciplines naturelles et la philosophie première.

Cette voie pourrait être celle de l'analogie. De quoi s'agit-il ? L'analogie est la propriété d'un même et unique terme à pouvoir désigner plusieurs réalités différentes, pourtant intimement reliées par une qualité ou par une autre. "Capital", par exemple, connaît de nombreuses impositions, depuis la peine juridique jusqu'à la somme d'argent investie ou le chef-lieu d'un pays (sans parler des inflexions, comme capitaine ou capitoul) ; mais toutes ces notions sont unies entre elles par l'idée de tête et de principe. Un terme unique ou du moins une seule racine pour nommer de nombreuses réalités fort diverses, quoique toutes connectées dans un rapport fondamental : celui de la tête au reste du corps.

Si, dans notre conception de l'être naturel, nous parvenions à faire totalement abstraction des notes qui renvoient à sa naturalité concrète, alors, celles qui résisteraient à cette épuration, peut-être pourrions-nous les appliquer analogiquement à la substance première. Ainsi, puisqu'on en parle, ce terme "substance", par

exemple : il désigne l'être naturel, à la fois composite et unique, comme cette pierre, ce cheval ou cet homme. Aristote l'étudie tout au long du premier livre des *Physiques*. Chaque substance naturelle est une synthèse originale de matière et de forme, siège de tout un jeu cohérent de propriétés et de dynamismes caractéristiques de l'individu : volume, poids, résistance, potentialités multiples, etc. Ne pourrait-on pas considérer cet être indépendamment de son côté "naturel", c'est-à-dire séparé de sa matérialité, de son imperfection et de sa muabilité ? Ne pourrait-on retenir de lui uniquement ce qui le fait, dans certaines limites et pour un certain temps, dominateur sur sa matière, parfait et immuable ? Ne serions-nous pas en droit, dès lors, de prétendre que ces notes qui ne sont qu'éphémères, nous venons de le dire, s'agissant de la substance naturelle, doivent au contraire s'attribuer en pleine propriété à la substance immatérielle ?

Toute la métaphysique baigne dans ce processus d'analogie. Non pas tant dans l'analogie bien connue des dix façons d'être, signifiées par les dix catégories logiques, car Aristote précise que la métaphysique se préoccupe principalement de l'être substantiel. Mais dans les possibilités d'application analogique de certains traits de l'être naturel à cet autre être que nous cherchons à connaître, et qui partage avec le premier le fait d'être substantiel. Tel est le seul chemin qui permette de surmonter la défaillance des sens. On le devine escarpé et plus d'une fois effondré. Le support de la représentation imaginaire, indispensable en permanence dans l'acte d'intelligence, ne peut offrir que le réel naturel, mais la raison, aiguillonnée par son projet, s'efforce de lui faire rendre bien davantage, en dématérialisant la notion matérielle pour l'ajuster exactement à la réalité immatérielle.

C'est ainsi, en reparcourant toute la route de la physique, mais de façon analogique, que la métaphysique parvient, tant bien que mal, à tenir en fin de compte un discours aussi certain que le permet la faiblesse de l'intelligence humaine, sur Dieu.

• Religion

Découvrir la place de la religion dans l'éthique de Thomas d'Aquin est toujours une source d'étonnement. On s'attendrait en effet, à voir en elle l'expression vivante du catholicisme véritable et la perfection de la charité surnaturelle. On imaginerait volontiers qu'elle abolisse toutes les fausses religions, en les réduisant à des caricatures infernales ou à des obstacles rédhibitoires pour le salut des hommes. Si ces jugements demeurent vrais dans un contexte précis, ils sont pourtant loin d'offrir l'intégralité de la conception thomasienne.

Remarquons tout d'abord comment, pour ouvrir la question, la *Somme Théologique* (IIa-IIæ), se place globalement sous l'égide d'Aristote, et tout particulièrement sous l'autorité de Cicéron. Il n'est pas neutre en effet, que les sentences de deux penseurs païens, qui auraient peut-être combattu le catholicisme s'ils l'avaient connu (à en juger par certains de leurs disciples), président solennellement à une réflexion théologique approfondie, conduite par le plus grand docteur de l'Église.

Pour Aristote, et c'est une surprise supplémentaire, la religion est la pratique la plus élevée de la vertu de justice. Rappelons que selon notre philosophe, toute l'éthique humaine se concentre dans l'agir vertueux, véritable discipline de vie patiemment acquise dans ses quatre dimensions : une double dimension de maîtrise de soi, par la force de caractère et la

pondération des passions ; une dimension mentale, avec l'intelligence des situations et la prise de décisions éclairée ; et, par-dessus tout, une dimension de respect d'autrui, en sa qualité de membre de l'espèce humaine mais aussi d'individu, avec l'amour de la justice. Être juste, c'est aimer rendre à autrui ce qui lui revient.

De sorte qu'agir en homme religieux, c'est marquer la dette et l'estime que nous portons envers un autre, envers le "Tout Autre", devrions-nous dire ; c'est vouloir Lui rendre justice à la mesure de nos possibilités, pour le don inouï de l'être et de la vie. Cicéron écrit : « rendre les devoirs d'un culte sacré à l'être divin ». Ce culte est à la fois intime et extérieur, personnel et communautaire, car l'homme est simultanément esprit et corps, individu et peuple. Honorer Dieu est naturel à l'homme, à tout homme, et c'est le point marquant de notre réflexion. La vertu de religion est une vertu pleinement humaine, pleinement naturelle, pleinement sociale. Chacun de nous est appelé à être davantage religieux pour être meilleur homme et meilleur citoyen, quelles que soient par ailleurs nos croyances ou notre foi. Il n'y a pas, dans cette perspective, de bonne ou de mauvaise religion, mais seulement des caractères plus ou moins religieux, plus ou moins épris de justice, plus ou moins vertueux, plus ou moins humains.

En son cœur, l'homme pratique la religion par deux attitudes mentales fondatrices : l'abandon à Dieu, révérence de la volonté, et la prière, révérence de l'intelligence. Il s'efforce en permanence de vouloir ce que Dieu voudrait et pour y parvenir, il entretient avec Lui un dialogue intérieur ininterrompu. L'abandon à Dieu mûrit donc dans la prière, et suscite la très grande allégresse du devoir pleinement accompli. L'homme est fait pour la prière. Son esprit peut tout demander, s'il veut demander ce que Dieu veut. Mais il a aussi le désir de louer, de rendre grâce, ou tout simplement de laisser vagabonder ses pensées dans une méditation sans règle. Sa paix spirituelle est à son comble lorsqu'il partage sa dévotion et sa prière avec ses frères. Mais l'être humain est de chair également. Et son corps doit participer à cette œuvre de justice. Par des gestes et des attitudes, par les devoirs de la charité fraternelle, par une liturgie collective et civique. Car l'homme éduque son esprit avec les actes extérieurs qu'il pose et qu'il renouvelle, pour sa joie ou pour son malheur selon les choix qu'il opère. Voir la religion comme une vertu naturelle illumine notre temps sur deux sujets particulièrement actuels :

1° L'institution politique de la laïcité d'État est un vice contre-nature. Proclamer l'existence de Dieu et vouloir Lui rendre l'honneur qui Lui est dû n'est en rien une option privée en fonction de sa foi personnelle. C'est un constat de l'intelligence portée par la volonté de justice la plus haute. Il ne s'agit pas nécessairement de déclarer l'adhésion officielle d'une nation à telle ou telle confession, lorsque la sociologie des croyances est multiple et que la prudence politique commande d'entretenir la concorde entre les citoyens. Il est plutôt question, pour un peuple civilisé, de marquer dans ses actes politiques majeurs, « ses devoirs d'un culte sacré à l'être divin », selon des normes purement naturelles et sociales. L'invocation du nom de Dieu, la prière collective, l'action de grâce à la Providence, et d'autres pratiques comparables sont le minimum politique exigible.

2° La liberté religieuse est un droit sacré pour tout homme, quelle que soit son appartenance. Car la religion n'est pas la foi, mais une conséquence mentale et gestuelle de la gratitude de l'âme. Certes, il existe un lien entre la profondeur des vérités professées et le style de manifestation de sa reconnaissance. Certes, toutes les pratiques religieuses ne sont pas équivalentes et certaines sont mêmes parfaitement condamnables. Mais au fond, saint Thomas semble dire que l'humble confession d'un Dieu tout puissant et rémunérateur suffit déjà à susciter les premières marques d'une religion authentiquement vertueuse.

Les critères de superstition sont clairs : les manifestations religieuses légitimes doivent s'adresser à Dieu Lui-même, et en aucun cas à des esprits ou à des hommes, encore moins à des forces naturelles ou des idoles artificielles ; elles ne doivent pas non plus aller contre les autres préceptes de la justice individuelle et sociale (respect des faibles, de la femme, de la vie, des biens, etc.), car sinon, la justice ferait obstacle à la justice ; elles ne doivent pas enfin rechercher quelque pouvoir occulte de divination ou de guérison qui prétendrait faire de certains hommes des dieux. Les États ont le droit et même le devoir de légiférer contre ces dérives.

La vertu de religion n'est pas salvatrice, car elle demeure naturelle. Mais elle contribue grandement à la bonification de la terre sur laquelle le Semeur ne manquera pas de semer. Cette seule espérance interdit toute atteinte à sa liberté.

• Lévi-Strauss a rejoint le Père Structurel*

Le vingtième siècle fut l'âge d'or des sciences humaines. Mais la plupart se sont érigées sur deux principes qui ont durablement obéré leur prétention à la scientificité.

Elles revendiquèrent pour première règle, une totale autarcie dans le choix et la formulation de leurs principes. Les sciences économiques ont créé l'*homo æconomicus* en séparant le comportement marchand de l'homme de toute autre approche, notamment morale. « Il s'agit d'isoler une dimension de l'action – la recherche de la richesse – qui prévaut dans un domaine de la vie sociale – l'économie – afin d'en étudier les conséquences caractéristiques pour le domaine en question » (Pierre Demeulenaere, article *Homo æconomicus* dans *Dictionnaire des Sciences Humaines*). On parle aussi d'*homo religiosus* en histoire des religions, d'*homo habilis* en paléontologie, ou encore d'*homme structural*. Chacun veut y aller de son *homo*.

Elles prétendirent – seconde règle – à l'usage d'une méthode déductive universelle sur le modèle des sciences physiques, qu'on nomma “dures” pour l'exemple. Il faut « traiter les faits sociaux comme des choses » (Durkheim, *Règles de la méthode sociologique*), tandis que le même Pierre Demeulenaere écrit : « L'analyse économique doit procéder, comme les sciences

* Mort de Claude Lévy-Strauss le 30 octobre 2009

de la nature, par abstraction» (*Homo æconomicus*), ou « L'activité structuraliste comporte deux opérations typiques : découpage et agencement. Les unités posées, l'homme structural doit leur découvrir ou leur fixer des règles d'association » (Roland Barthes, *L'activité structuraliste*).

Sur cette double base, ce fut une explosion des écoles, chacune jalouse, ô combien, de son indépendance et multipliant statistiques et équations : Psychologie, sociologie, psychologie sociale, ethnologie, psychanalyse, sciences cognitives, pédagogie, linguistique, économie, anthropologie, criminologie, bioéthique, religions comparées, cybernétique, paléontologie, éthologie humaine, écologie humaine, sciences juridiques, sciences politiques, sciences de l'information, démographie, urbanisme etc., etc., avec leur nombreuses subdivisions volontiers antagonistes, et prolongées par des logiciels informatiques ou des pratiques thérapeutiques.

Pourtant ce code déontologique à deux règles est en opposition frontale avec la réalité que le scientifique prétend observer : les actes humains et sociaux, lesquels obéissent à quatre principes contraires :

- L'acte humain est infiniment circonstancié. Celui que je pose ici, aujourd'hui, dans tel but est évidemment très différent de l'action d'autrui, ailleurs, hier ou demain, pour le même motif. La crise de 1929, par exemple, engendra en Europe toute la gamme des réactions politiques, de l'extrême droite à l'extrême gauche, en passant par l'attentisme républicain, la neutralité opportuniste ou le fier isolement. Aucune déduction universelle n'était possible.
- Les motifs d'action sont polymorphes. S'entremêlent sans dissociation possible, des questions d'argent, d'envies, de culture, de dignité, de raison, d'amour, de haine, d'habitudes... S'obnubiler sur un seul d'entre eux, c'est s'interdire à tout jamais de comprendre l'*homo* pour lui-même. Ne cherchons pas d'autre raison à l'émiettement exponentiel des sciences humaines.
- L'homme est libre. Quand bien même tout lui indiquerait avec évidence la conduite à tenir, il lui reste éternellement la possibilité de choisir volontiers une autre direction. Même les instincts humains sont souvent de ce fait, ambivalents et rendent aléatoire leur décision finale. Les sciences humaines

seront donc d'autant plus scientifiques que l'homme sera moins libre. On le sait depuis Machiavel, la manipulation des foules est, parmi elles, la discipline la plus exacte.

Pourtant, comme le constate à plusieurs reprises, Aristote, « l'intelligence est comme forcée malgré elle par la vérité ». L'atomisation des recherches a contraint les savants à vouloir établir des ponts entre des théories voisines ou complémentaires ; et se sont naturellement développées des doctrines "interdisciplinaires" ou "transverses", pour atteindre autant que possible une vision de l'homme dans toute sa globalité. C'était, néanmoins, au prix du principe d'autarcie de la science.

Mais là ne s'arrête pas la remise en cause. Bien que toutes ces sciences aient unanimement protesté de leur totale étanchéité envers quelque morale que ce soit, la question du bonheur humain n'en demeure pas moins chez elles, comme un filigrane lancinant. Déjà, l'économie du XIX^e enseignait qu'« un comportement égoïste est légitime : à travers la main invisible, des marchés supposés parfaits doivent nous conduire au plus grand bonheur possible » (Smith, mais surtout Walras). Mais depuis 2008, l'OCDE, constatant l'insignifiance d'indicateurs purement techniques pour juger des progrès à promouvoir sur notre planète, est en pleine ébullition, pour définir, enfin, un "Indice de Bonheur Mondial" (IBM), comprenant un taux de guerre, de dictature, de misère ou d'ignorance (la France serait en 10^{ème} position).

- Nous concluons donc ce siècle de sciences humaines positives, sur le quatrième principe d'action, qui est en fait le tout premier (celui que les bâtisseurs ont rejeté !) : l'homme agit d'abord et avant tout pour son bonheur ; et sur la grande, sur l'unique question : qu'est-ce que le bonheur humain ? Question morale s'il en est, en dehors de laquelle toute velléité de comprendre les actes humains est pure illusion.

L'intelligence est comme forcée malgré elle par la vérité !



• Franc *

À la liberté d'expression, je préfère le franc-parler qui révèle la personne ; au libre-penseur, je préfère un esprit franc sans orgueil ni concession ; au combattant de la liberté, je préfère un franc-tireur sans peur ni état d'âme ; à la liberté d'action, je préfère celui qui joue franc-jeu loin de toute félonie ; à la Libre Commune écrasée par la République, je préfère une ville franche tenant tête au Roy ; aux libertés démocratiques octroyées par l'argent, je préfère les franchises garanties par un droit immémorial. J'aimerais mieux affranchir des êtres humains en les dotant pour l'avenir, que libérer des peuples et les abandonner à leur sort. Je préfère la franchise à la liberté.

“Francus”, forme latinisée du vieux norrois “frekk” (vaillant), nomme le peuple qui conquiert la Gaule romaine ; il devint d'usage de l'opposer à “servus” (esclave), sort réservé aux vaincus. La franchise ne renie pas la liberté, elle y imprime, bien au contraire, le sceau de sa pérennité : la vérité. Libre et vrai, telle est l'invincible force intérieure de l'homme franc. Cette vertu magnifique porte un nom ... la droiture ? non, la *droiture*, autre forme archaïque de vocabulaire, encore épargnée par la normalisation académicienne, une franchise de langage, en somme.

* Lors du débat sur l'identité nationale française, fin 2009

Allons-nous encore longtemps fermer les yeux devant l'évidence de notre mal contemporain : cette muraille schizophrénique dressée entre liberté et vérité, provoquant une boulimie malade pour la première et une anorexie suicidaire de la seconde ? Aussi, à l'heure de la grande angoisse sur l'Identité Nationale, pourquoi ne pas épouser la France ? Son nom plus que millénaire le dit assez : elle est le pays de la liberté dans la vérité, de la droiture, bref de la franchise. Voilà ce qu'est être français ! Ni un sang, ni une terre, ni des papiers, mais une vertu !

• Ostensione 2010*

Dans son introduction générale à toute la théologie, Thomas d'Aquin insiste sur l'ascendant de la Doctrine divine, au dessus des savoirs humains. Il est au pouvoir de Dieu, en effet, « d'employer, pour signifier quelque chose, non seulement des mots, ce que peut aussi faire l'homme, mais également les choses mêmes » ; pouvoir totalement hors de notre portée, et qui fonde le sens spirituel des Écritures, au-delà de la lettre. Lorsque notre entendement demeure sourd à Sa parole, Dieu bouscule alors les événements, pour nous forcer à L'écouter. C'est le premier don de cet insondable mystère ostensiblement déployé devant nous.

Dans son introduction générale à toute la philosophie, Aristote prévient : « L'auditeur est sourcilleux sur ses pratiques intellectuelles. Nous tenons à ce qu'on nous serve un discours conforme à nos habitudes de penser. Or il est des hommes qui n'admettent d'autres démonstrations que mathématiques, et qui exigent que tout soit rigoureusement démontré ». Et, commentant ce passage, saint Thomas de préciser : « Aristote parle de la tournure d'esprit de ceux qui sont nourris aux mathématiques, tournure qui est chez eux, comme une seconde nature. Elle peut même parfois dénoter une certaine insuffisance de l'intelligence,

* Pendant l'ostension du saint Suaire de Turin en mai 2010

bridée par une trop forte imagination ». C'est le deuxième don de cette étoffe sacrée : Dieu est "le" pédagogue du genre humain ; Il tient à choisir à chaque époque, les leçons les plus audibles pour ce temps. Aussi retiendrons-nous trois dates providentielles pour le Linceul de Turin – car c'est bien de lui, vous l'avez compris, que nous aimerions nous entretenir.

En 1353, à l'aube d'une époque de guerres sanglantes, de peste ravageuse et de papauté déclinante, il est pour la première fois offert à la contemplation publique des hommes. La Providence avait mystérieusement agencé l'histoire pour que, de Jérusalem à Lirey en Champagne, ce drap fut discrètement préservé des destructions humaines et naturelles durant 13 siècles. Il pouvait alors surgir en ces temps de malheurs, où le culte des traces de Dieu et de ses saints, apportait le réconfort au-delà de toute autre preuve. Malgré les réserves coutumières de l'autorité ecclésiastique, le peuple ne se trompa pas sur le miracle de cette relique mortuaire : n'espérer qu'en Dieu seul, fut pour tous, son premier message spirituel.

En 1898, l'optimisme scientifique, avec ses succès spectaculaires, semblait triompher en tous les esprits éclairés, reléguant la ferveur religieuse à l'obscurantisme de l'ignorance. Depuis longtemps les savants, parfois des chrétiens, avaient tourné le dos au surnaturel et au miracle. Même Lourdes et ses foules, cinquante ans auparavant, n'ont pas suffi à ébranler le dogme scientifique. Le matérialisme méthodologique était devenu « une tournure d'esprit et une seconde nature » de la Belle Époque. Aussi Dieu dut-il se servir de la science pour se démontrer aux esprits de ce temps. C'est la fabuleuse découverte d'un négatif qui s'avère être plus parfait que notre haute résolution actuelle. La science décontenançait la science de la tête aux pieds ! La Providence avait préparé, quelques 19 siècles auparavant, tous les composants d'une épreuve photographique inconcevable à l'esprit humain. Par la pédagogie "événementielle" de Dieu, le linceul plongeait ce jour-là, la société des savants dans l'inquiétude du surnaturel. Le linceul fut certes, un des objets les plus scientifiquement étudiés et débattus du XX^e siècle.

En 1988, ce siècle a vu s'achever une seconde révolution de la science, qui paradoxalement, érige l'incertitude en principe du savoir. Le doute, le relativisme, l'évanescence du réel,

l'inconsistance des limites, l'infinie division de l'atome, l'emportent sur l'inflexibilité de l'expérimentation. Un chaos intime serait à l'origine de tout ordre apparent. Par ailleurs, ce siècle fut aussi celui des guerres et des dictatures "scientifiques", et nul autre âge de l'humanité n'en connut jamais d'aussi sanguinaires. Pourtant, cette année là, « les résultats de la datation au carbone 14 sur un échantillon du Linceul, apportent la preuve définitive que le lin du suaire est médiéval ». C'est du moins à quoi conclut une revue savante américaine, au terme d'examen jugés totalement fiables. Et toute science s'acheva dès lors. Les partisans de l'authenticité de la relique s'en retournèrent désenchantés, tels les pèlerins d'Emmaüs.

Mais un couple de chercheurs amateurs américains, dont la foi inébranlable leur interdit d'accepter une conclusion si contraire à l'évidence, apporte la preuve que l'échantillon soumis au carbone 14 n'est pas représentatif du Linceul en son entier, malgré le mépris souverain du monde des savants. Comme les femmes de l'Évangile au matin de Pâque, ils redonnent alors espoir aux "sindonologues".

En forgeant ce troisième épisode, la Providence veut appeler le savant croyant à une nouvelle révolution culturelle : c'est bien une conviction métaphysique, et non pas une expérience de laboratoire, qui est au fondement d'une conclusion scientifique. C'est la foi qui recherche l'intelligence. Dieu l'invite à délaissier la croisière côtière d'un savoir « bridé » par la hantise de la confirmation expérimentale, pour s'élancer sans peur sur la haute mer de la philosophie et de la théologie, au risque de perdre le rivage de vue. L'heure est à l'au-delà de la science.

Notre scientifique chrétien ressemble, en effet, à l'apôtre Jean qui se précipite au tombeau. « Il courut plus vite que Pierre, et arriva au sépulcre. Et, s'étant penché, il vit les linges posés à terre ; *mais il n'entra pas*. Simon-Pierre qui le suivait, arriva à son tour *et entra* dans le sépulcre. Alors, l'autre disciple qui était arrivé le premier au sépulcre, *entra aussi ; il vit et il crut* » (Jn 20:3-8). La science parvient au seuil de l'esprit, mais c'est à la foi d'entrer dans le mystère, et de permettre à la science de conclure. Dès lors, le message du Linceul pour notre temps ne serait-il pas celui du Christ à l'apôtre Thomas ? « Puis il dit au savant : Avance ici ton microscope et regarde mes mains ; approche aussi ton accélérateur de particules, et enfonce-le dans mon côté ; et ne

sois plus incrédule, mais croyant. Heureux celui qui aura cru sans avoir vu » (d'après Jn 20:27-29). Comme une démonstration scientifique de la Résurrection ?

Quant aux savants athées, « s'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, quand bien même quelqu'un ressusciterait d'entre les morts, ils ne croiraient pas » (Lc 16:31). Car c'est la métaphysique qui préside à la science

• Dialectique et métaphysique

La grande différence entre la logique et la philosophie, nous prévient Thomas d'Aquin, tient au fait que la première s'intéresse aux notions, tandis que la seconde s'adresse aux choses. Pourquoi, dès lors, affirme-t-il que le traité sur la substance de la *Métaphysique* d'Aristote – la pièce la plus volumineuse de l'œuvre et, de l'avis des commentateurs, le cœur même de toute réflexion métaphysique – pourquoi affirme-t-il que ce traité avance entièrement selon un mode logique ? La science suprême des choses se résumerait-elle à une simple introspection mentale ?

Comprenons, tout d'abord, que le mot "logique" s'oppose, dans ce contexte, à scientifique ; il équivaut donc, au fond, au mode le moins probant de raisonner : la dialectique. Pourtant, cette explication ne fait que nous enfermer un peu plus dans le paradoxe !

Il est vrai qu'Aristote est coutumier de la préparation dialectique d'une question épineuse, comme, par exemple, l'existence de l'infini ou l'unité de la définition. Mais cette raison nous paraît un peu courte en l'occurrence. Il ne s'agit plus seulement d'une préparation ; certainement pas, en tout cas, d'une préparation au traité suivant sur les substances physiques. Ce choix de la dialectique doit s'interpréter, comme tous les choix métaphysiques d'Aristote, dans la perspective de son objectif final : parvenir à dire, autant que faire se peut, quelques mots à

propos de cet Être immatériel, dont l'existence est une certitude, mais dont l'identité demeure inaccessible à la connaissance humaine, appesantie par la matière et la sensualité.

Il nous faut donc méditer cette remarque apparemment anodine de saint Thomas : « la logique entretient une affinité avec la métaphysique en raison de leur commun degré de généralité ». Un raisonnement dialectique repose, en effet, sur une définition abstraite des choses, indépendamment de leur condition matérielle. Aristote l'illustre dans son *Traité de l'Âme* : Définir la colère comme “un désir de vengeance” (définition logique) ne donne aucune indication physiologique, tandis qu'ajouter “marqué par une poussée de tension artérielle” (définition biologique) en fait mention. La première définition est dialectique, la seconde réunissant les deux, est scientifique et physique. L'insuffisance de la première est patente. Définir demande, en effet, de préciser que telle forme s'accomplit dans telle matière.

Mais la métaphysique étudie l'être en tant que tel, qu'il soit ou non matériel, car « certains êtres ne dépendent de la matière ni dans leur existence, ni dans l'intelligence qu'on peut en avoir, soit parce que jamais ils ne sont matériels, comme Dieu ou les esprits, soit parce qu'ils ne sont pas toujours matériels, comme la substance, la puissance, l'acte et l'être lui-même. Or, la métaphysique se consacre à de tels objets » (*Commentaire des Physiques*).

Métaphysique et dialectique se rencontrent donc dans l'universalité de leur considération, car toutes les deux – mais pour des raisons très inégales – s'intéressent à un objet détaché de la matière. Ce point de rapprochement est essentiel pour la suite. Car Aristote consacre une partie importante du livre sur la substance à montrer que l'essence d'une réalité, sa spécificité, se confond logiquement avec l'être auquel elle appartient de soi. L'être, en ce sens, s'identifie à sa définition. “Homme” n'est, en effet, rien d'autre que “ce que c'est que d'être homme”. Cependant, un tel résultat logique n'est pas suffisant pour développer une philosophie des réalités naturelles tenant compte de la condition matérielle, nous venons de le voir. Socrate “en personne” ne se limite pas à son essence. Il est bien davantage que sa stricte humanité.

En va-t-il ainsi, néanmoins, de l'être immatériel ? Sans doute non, car la raison pour laquelle l'individu Socrate ne se limite pas à sa seule essence humaine, mais y ajoute toute sa

personnalité, c'est précisément l'ensemble des marques charnelles qui lui sont propres : sa taille, son faciès, ses humeurs, ... ; ce sont elles qui en font une personne unique, incomparable et indéfinissable, comme chacun de ses congénères, et comme chaque chose précise en ce monde. Mais cet écart entre l'être et l'essence n'existe plus pour la substance immatérielle, par définition devons-nous dire, puisque c'est la matière qui instaure la distance. Tout énoncé logique à son sujet, définira donc son individualité même, puisque son être se confond avec son essence.

Si donc les conclusions dialectiques sur la substance en général s'appliquent bien communément aux substances naturelles – et c'est au livre VIII de l'attester – alors, la recherche rationnelle de notes essentielles sur la substance ouvrira une voie royale en direction de l'Être premier. Car désormais, ce que la dialectique dira abstraitement de toute substance, la métaphysique l'affirmera concrètement de Dieu "en personne". C'est ce que veut préparer le traité de la substance ; c'est ce qu'exploitera finalement le traité sur Dieu (livre XII).

• Mystique et métaphysique

Mystique et métaphysique sont souvent confondues dans le vocabulaire courant. Osons même dire qu’aujourd’hui, plus personne ne sait vraiment quel sens donner à “métaphysique”. On pense à un discours sur Dieu, à la croyance en une vie après la mort, au choix de valeurs absolues généralement inaccessibles aux hommes. “Mystique”, au contraire, serait plus familier à l’esprit. Une personne mystique apparaît, de l’avis de tout le monde, en relation avec Dieu, ou avec un dieu, ou un au-delà, de manière privée et obscure.

La lecture des grands spirituels permet de comprendre que leur vie est toute centrée autour d’une rencontre avec le divin, au moins une fois dans leur vie, mais souvent de façon répétée, voire même régulière. Ils ont expérimenté Dieu comme nous expérimentons le monde et les hommes qui nous entourent, de tous leurs sens, de leurs sentiments et de leur intelligence. C’est ce que leurs écrits veulent exprimer : non seulement une aventure personnelle, mais plus profondément, la personnalité de Celui qui monopolise leur esprit, autrement nommée “la nature de Dieu” !

Se profile donc comme un parallélisme entre les propos que nous pouvons tenir sur le monde et les hommes, et ceux que ces personnes tiennent sur Dieu. Le discours mystique serait à l’expérience surnaturelle du divin ce que le discours scientifique ou philosophique est à l’expérience naturelle du monde : un

compte-rendu réfléchi et explicatif, au-delà de la simple narration des impressions ressenties.

Là cesse, cependant, la comparaison, car tous les mystiques avouent la misère spirituelle de l'âme devant Dieu. L'objet de leur connaissance et de leur désir dépasse tellement les capacités médiocres de leur condition humaine, que ce savoir et cet amour, même surnaturellement accordés, ne peuvent s'y reposer sans opérer une sorte de violence sur l'esprit et la sensibilité. Comme une liqueur trop abondante qui s'introduirait en force et distendrait à les rompre, les bords du récipient. Fréquemment, une telle secousse laisse des traces corporelles et psychologiques durables chez la personne.

Tous savent que leurs écrits sont infiniment en dessous de la vérité vécue. Les mots sont impuissants, et il leur paraît que seul un langage symbolique, poétique, qui suggère beaucoup plus qu'il ne signifie, pourrait être le moins inadapté. C'est aussi pourquoi, après une extase plus forte que les autres, saint Thomas d'Aquin cessa d'écrire, regardant tout ce qu'il avait produit jusqu'à ce jour comme de la paille refoulée par le van et destinée au feu. Il garda, par la suite, définitivement le silence, au grand désespoir de ses proches. Il semble qu'en outre, il aspira profondément à quitter cette vie, ce qui ne tarda point.

La démarche du métaphysicien est, quant à elle, profondément différente. Étant à la recherche de l'explication la plus élevée des réalités qu'il observe autour de lui, sur la Terre comme dans les Cieux, il veut s'appuyer sur la caractéristique la plus répandue parmi elles : le fait qu'elles "soient", tout simplement, et que chacune exerce un être circonscrit. C'est pour rendre raison de l'être de toutes choses que le métaphysicien se lance dans la quête de la cause de tout.

Cet être responsable de tout être, jouira au moins de toutes les perfections dont chaque être précis partage une portion. Le discours d'Aristote tend donc à définir, l'un après l'autre, les traits de perfection de l'être en sa qualité d'être, en passant en revue les atouts limités de chaque genre d'êtres : essentiel et non adventice, réel plutôt que mental, substantiel et non accidentel, acte pur plutôt que mêlé de puissance, impérissable enfin. Cet être parfait, que le discours fait surgir au fur et à mesure où il précise sa nature, cet être substantiel, acte sans mélange donc spirituel, et éternel, le philosophe finit par lui donner un nom : "pensée de la pensée".

Nous ne développerons pas davantage, car notre propos n'est pas de commenter la *Métaphysique* d'Aristote. Il veut se contenter de manifester la différence radicale entre ce discours et le discours mystique. Tous deux entretiennent une relation avec le discours scientifique ou philosophique sur le Monde, avons-nous dit. Mais la proportion est géométriquement inversée dans l'un et l'autre cas. Le discours mystique est à l'expérience de Dieu ce que le discours scientifique ou philosophique est à l'expérience du Monde : l'expression élaborée d'une fréquentation. Le discours métaphysique, en revanche, est à la connaissance de l'Être parfait ce que la connaissance du Monde est au discours scientifique ou philosophique : sa base et non son terme.

Contrairement à la mystique, donc, il n'y a pas de véritable expérience métaphysique fondatrice. C'est la purification du discours sur le Monde qui nous permet d'élaborer l'idée à laquelle devrait sans doute ressembler la réalité de l'Être parfait. Telle est la véritable "analogie de proportionnalité" métaphysique. Voilà pourquoi sa contemplation ne parviendra jamais à l'achèvement : personne ne pourra épuiser, un beau jour, tout ce que recèle l'expression « pensée de la pensée », pas même Aristote, son auteur. Car en l'occurrence, le langage et ses évocations sont le seul guide de notre réflexion. Nous savons assurément que c'est cela qu'il faut dire, mais sommes impuissants à comprendre ce que cela veut dire. Seule une rencontre le permettrait, mais nous entrerions alors dans la mystique, et notre démarche métaphysique deviendrait soudainement dérisoire ... comme de la paille !

• Qu'est-ce que la vérité ?*

« *Q*u'est-ce que la vérité ? » La réplique désabusée de l'homme de pouvoir, soupçonneux en permanence des intrigues et de la duplicité de son entourage, cette réplique a traversé les siècles de son scepticisme nostalgique. La réponse se résume le plus souvent, pour son auteur, à un rapport de forces : le vainqueur a raison, et le perdant a tort.

Aristote estime la vérité à la fois facile et difficile à atteindre. Quel archer manquerait une porte ? demande-t-il. Toucher la cible est, en effet, la moindre des choses, mais planter sa flèche dans le mille, voilà qui est autrement exigeant. Sa parabole est claire : tout homme est naturellement assuré de pouvoir connaître la vérité, tant qu'il demeure dans une certaine généralité, mais la difficulté s'accroît avec la recherche de précision et de distance. C'est alors qu'interviennent les mœurs intellectuelles, acquises avec la culture et l'étude, qui renforcent, et limitent à la fois, nos démarches rationnelles. Le Stagirite en compte au moins cinq :

Certains n'acceptent qu'une formulation mathématique du savoir, en dehors de laquelle, tout n'est, à leurs yeux, que littérature et sentiments. C'est, dit Aristote en pensant aux

* À l'occasion de l'édition bilingue des *Questions disputées sur la vérité*, Éditions Sainte Madeleine, Le Barroux, 2011

pythagoriciens et aux platoniciens, le propre des disciples nourris aux mathématiques dès leur jeune âge. Les esprits concrets, en revanche, ne reçoivent pour vrai qu'un discours émaillé d'exemples et tiennent l'abstraction pour chimérique. Beaucoup, par manque de force intellectuelle, redoutent un jugement personnel et s'en remettent entièrement à l'avis d'autorités reconnues. Les débatteurs, à l'inverse, n'admettent une conclusion qu'après l'avoir discutée de fond en comble ; ils exigent en tout domaine une rigueur scientifique, là même où elle est notoirement impossible. Les libéraux, enfin, méprisent ces affrontements qui leur semblent de mauvaises chicanes ; ils les jugent vulgaires et indignes d'un esprit supérieur. Nous reconnaissons aisément dans cette galerie, le portrait de ceux qui font aujourd'hui profession de philosophe. Ces tournures d'esprit conduisent, chacune à sa manière, l'intelligence jusqu'à un certain degré de vérité ; mais leur partialité même explique leur impuissance à aller au-delà et – surtout – à communiquer entre elles pour éviter le rapport de forces.

C'est pourquoi, conclut notre philosophe, tout intellectuel se doit d'acquérir la pratique de la logique, qui est la méthode des méthodes et la règle des règles. C'est à cette condition impérative que les hommes pourront s'entendre objectivement sans renier leur propre façon de penser, et progresser indéfiniment vers la vérité. À ce compte, la capitalisation des savoirs dans l'histoire de l'intelligence ouvre des perspectives illimitées, car le progrès vers la vérité est œuvre commune, à travers les âges et la somme des génies ; la logique en est la base arrière.

Comment, dès lors, s'étonner que Thomas d'Aquin, prophète de la cohérence entre la raison et la foi, ait tenu à débattre longuement avec ses pairs des vérités naturelles et surnaturelles ? Il le fit sans renier les mœurs intellectuelles du vrai théologien : l'inspiration divine pour fondement premier. Ses armes furent, outre la sainteté de sa vie et son intelligence parfaite, une connaissance impressionnante de la pensée de ses prédécesseurs et de ses contemporains, ainsi qu'une maîtrise sans faille du discours strictement rationnel jusqu'en ses derniers retranchements. De cet épisode de vie intellectuelle collective, porté par toute l'Université de Paris à une incandescence jamais atteinte auparavant ni par la suite, nous avons hérité le traité des *Questions disputées sur la Vérité*.

Ce trésor inestimable de l'intelligence d'un homme, mais aussi d'une civilisation, eut pu s'enfoncer lentement dans les profondeurs de l'oubli, au rythme de l'incompréhension des cultures passées, de la désaffection quasi généralisée pour la langue latine et de la faillite des éditeurs. Deo gratias, voici qu'il nous est redonné, encore enrichi du savoir-faire de notre temps, grâce à un véritable travail de bénédictin ! Saluons, en effet, l'édition bilingue latin-français de ces *Quæstiones disputatæ de Veritate*, sous l'égide des moines de *Sainte Madeleine du Barroux* (pour la première fois dans son intégralité, en 2 volumes). La présentation est de grande qualité, et la traduction, rigoureuse et simple, s'accompagne d'une introduction, de notes, d'un index et de commentaires qui nous livrent le dernier état de la recherche scientifique, philosophique et théologique sur ce traité.

Au fait, Ponce Pilate, gouverneur exilé dans la plus retorse des contrées de l'Empire, eut sa réponse : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ».



